Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Sarah Trimmer

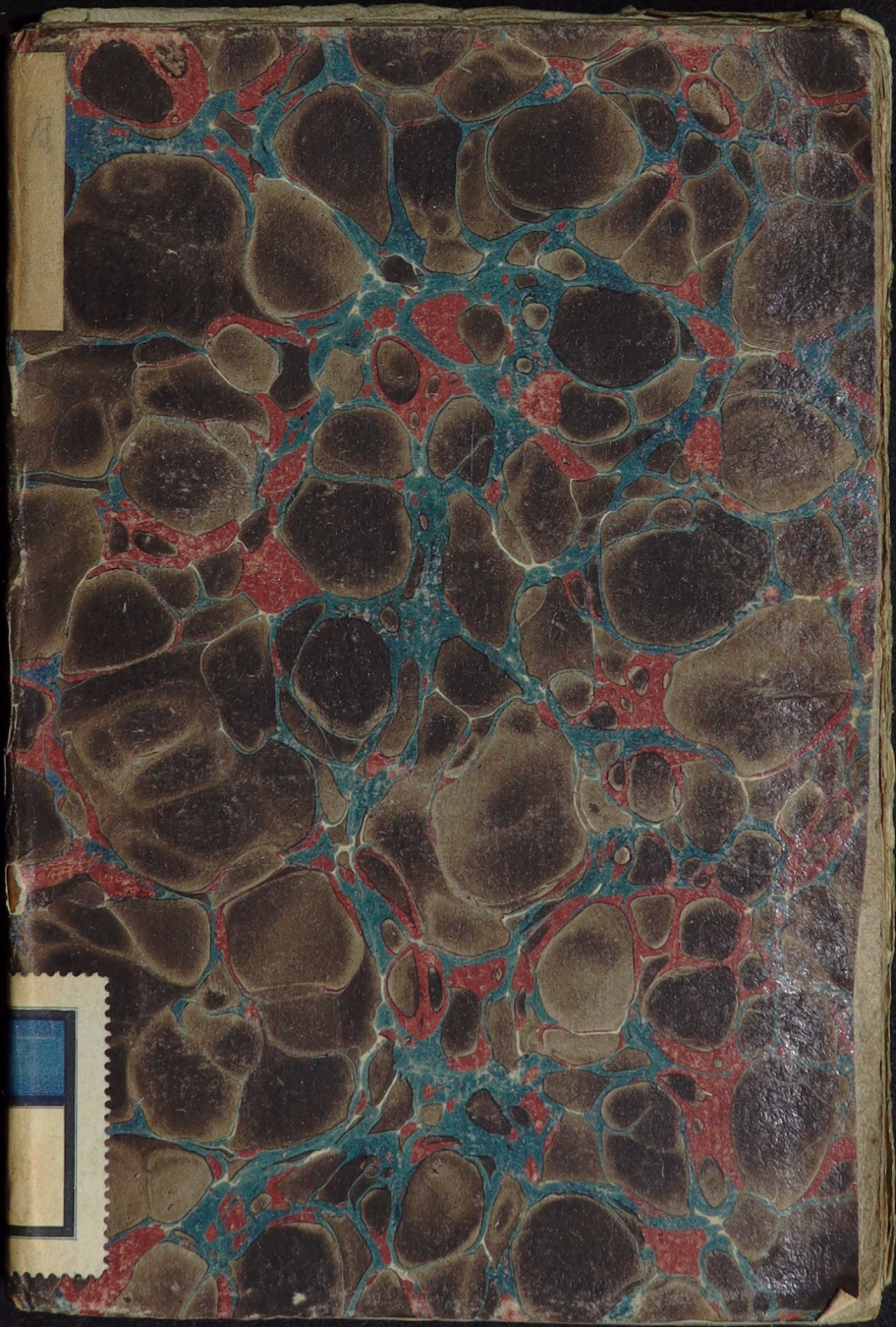
Introduction Familière À La Connoissance De La Nature

Tome Premier

À Leipsic: Chez George Auguste Grieshammer, 1799

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300

Band (Druck) Freier Zugang



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0001
DFG

Q VII
400

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0002
DFG

INTRODUCTION

FAMILIÈRE

À LA

CONNOISSANCE

DE LA NATURE.

Traduction libre de l'Anglais de
MM. TRIMMER

PAR

BERQUIN.

TOME PREMIER.

À LEIPSIC
CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER,
1799.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0003
DFG

PREFACE

ADRESSÉE AUX MERES.

Tous les livres élémentaires que l'on a composés jusqu'à ce jour, pour faciliter aux enfans l'étude de la Nature, supposent en eux les premières connoissances de ses lois, et de ses productions. Mais ces premières connoissances, comment pourroient-ils les avoir acquises, s'il n'existe aucun ouvrage où l'on ait cherché à leur en offrir les objets dans un tableau qui, sans fatiguer leur vue encore mal assurée, eût un intérêt propre à captiver leurs regards inconstants. Toutes leurs idées à ce sujet, ne peuvent donc porter que sur des instructions rapides, qui, données sans suite, et de vive voix, n'ont dû laisser que de foibles traces dans leur

souvenir. Un livre où ces instructions leur seroient présentées avec ordre, dans une gradation adaptée à celle de leur curiosité, et au progrès du développement naturel de leur intelligence, dont le langage seroit assez familier, et le ton assez agréable, pour leur inspirer souvent le desir d'en reprendre la lecture, et pour graver ainsi dans leur mémoire les traits dont ils sont frappés; un tel livre seroit assurément l'un des plus utiles pour le premier âge. Tel est le caractère que j'ai cru remarquer dans l'ouvrage de Mde. Trimmer, persuadé, comme elle, que les enfans qui auront pris plaisir à marcher jusqu'au point où elle s'est proposée de les conduire, seront animés de la plus vive ardeur pour s'avancer, à grands pas, vers de plus hautes connoissances.

Comme ce point est précisément celui d'où j'ai dessein de partir, j'ai cru devoir préparer mes petits compagnons par un premier exercice de leurs forces, qui leur en

fasse

fasse acquérir de nouvelles, et par la perspective du paysage riant que nous allons parcourir. Avant de les engager dans une terre étrangère, je suis bien aise qu'ils connoissent de mieux en mieux celle où ils ont vécu jusqu'à ce jour, et qu'ils soient bien pénétrés des merveilles placées à la portée de leur vue, mais dont quelques-unes avoient sans doute échappé à leurs regards.

Ce livre, qui est uniquement destiné à l'enfance, auroit trompé l'attente des personnes, dont quelques-unes m'ont gracieusement témoigné qu'elles avoient jusqu'ici partagé le plaisir que je cherchois à procurer à leur jeune famille. Cette considération m'engage à l'offrir séparément à mes petits amis.

J'ose me flatter que les mères sur-tout, pourront prendre quelque intérêt à l'Ami de l'Enfance, par l'idée qui m'est venue d'y introduire parmi les personnages, une jeune femme dont l'éducation a été négligée, mais qui,

qui, douée d'un esprit solide et pénétrant, profite des instructions adressées à sa fille, pour en orner elle-même son esprit, et acquérir des connoissances qu'on avoit cru trop long-tems étrangères à son sexe.

INTRO-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0008
DFG

INTRODUCTION
FAMILIERE
A
LA CONNOISSANCE
DE LA NATURE.

Nous voici donc enfin arrivées à la campagne, ma chère Charlotte; et puisque nous sommes si bien disposées à faire ensemble de petites promenades, pour fortifier notre santé par un exercice agréable, j'ai pensé qu'il seroit facile de les faire servir également à étendre nos connoissances. Il n'est pas un seul objet sur la terre qui ne puisse offrir autant d'instruction que d'agrément, lorsqu'on sait l'examiner avec soin; et je suis persuadée que nous sentirons bientôt, par nos observations, que rien n'a été fait en vain dans la Nature.

Henri,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0009
DFG

Henri, votre frère, n'est encore qu'un bien petit garçon, il est vrai, mais il est plein d'intelligence, et doué d'une heureuse mémoire. J'espère qu'il sera en état de comprendre beaucoup de choses dont nous aurons occasion de parler. C'est pourquoi j'ai le projet de le mettre de la partie. Oh! je meurs d'envie de le voir aujourd'hui. Il vient de quitter les premiers habillemens de l'enfance; et j'ose croire qu'il est déjà tout fier de cette métamorphose. Mais qui vient donc à nous? Votre servante, Monsieur, comment c'est vous, Henri? Comme vous voilà leste et pimpant! Je ne pouvois deviner quel étoit ce petit-maître que je voyois s'avancer d'un air si déliberé. Maintenant que vous êtes habillé comme un homme je me flatte que vous commencez à imaginer que vous en êtes un en effet. Mais quoique vous sachiez déjà lire assez joliment, fouetter une toupie, et pousser une balle, je vous assure qu'il vous reste encore beaucoup de choses à apprendre. Je serai charmée de vous faire part de tout ce que je sais. Nous allons, votre soeur et moi, faire un petit tour de promenade dans les champs. Seriez-

vous

vous fâché de venir avec nous? Bon! Je vois à votre mine que vous ne demandez pas mieux, n'est-ce pas?

Vous vous souvenez, mes chers enfans, que dans ma petite course d'hier au soir, je vous fis observer une grande varieté de plantes et de fleurs. Je vous montrai les troupeaux qui couvroient les pâturages, et les oiseaux qui voltigeoient de branche en branche sur les buissons. Je vous dis le nom de tout ce qui frappoit nos regards. Mais il y a un plus grand nombre de choses agréables à connoître à leur sujet. Mon dessein est de commencer à vous en instruire aujourd'hui tout en nous promenant. Charlotte va se disposer à cette expédition; ainsi prenez votre chapeau, mon petit Henri. Nous irons d'abord dans la prairie, où je suis sûre qu'il se présentera bientôt quelque chose digne de notre curiosité.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0011
DFG

LA PRAIRIE.

Hé bien, mes petits amis, qu'en dites-vous? n'est-ce pas un endroit charmant? Quel air de fraîcheur on y respire! Comme l'herbe en est epaisse et verdoyante! et de combien de jolies fleurs elle est émaillée!

Je n'ai pas besoin de vous dire quel est l'usage de cette herbe, qu'on appelle ordinairement gazon. Vous avez vu si souvent les vaches, les chevaux et les brebis s'en repaître. Mais ils ne la mangent pas toute sur la prairie. On leur réserve certains quartiers pour le pâturage, et on les éloigne des autres aussi-tôt que l'herbe commence à grandir. Elle n'atteint sa perfaite maturité qu'au mois de juin; ce que l'on reconnoît par la couleur jaune qu'elle prend. Alors les faucheurs la coupent avec un instrument de fer recourbé, qu'on nomme une faulx. Ensuite viennent des faneurs qui la tournent et la retournent avec des fourches de bois, en l'éta-

l'étalant sur la terre, pour la faire sécher au soleil. Elle prend alors le nom de foin. Dès que le foin a perdu toute son humidité, et qu'il n'y a plus de danger qu'il s'échauffe, on le ramasse avec des rateaux, et on l'emporte sur des chariots dans la cour de la ferme, où il est entassé en grands monceaux, qu'on appelle meules.

C'est de ces meules énormes que l'on tire le foin pour le lier en milliers de bottes, et le donner aux chevaux que l'on tient dans l'écurie. Il sert aussi dans l'hiver à nourrir les troupeaux; car alors il y a bien peu de gazon pour eux sur la terre, et encore moins lorsqu'elle est couverte de neige. Tout cela vient de petites graines qui ne sont pas plus grosses que des têtes d'épingles: et les graines sont venues des fleurs que vous pouvez remarquer à présent à l'extrémité de la tige.

Dans une prairie où l'on fauche le foin, il se détache toujours un grand nombre de graines, qui, l'année suivante, produisent le gazon: mais si l'on veut faire une prairie dans une pièce de terre neuve, il faut recueillir les graines pour les semer.

Ces

Ces jolies fleurs dont vous venez de faire un bouquet, Charlotte, viennent également de graines qui se trouvoient mêlées parmi celles du foin. Voilà des boutons-d'or, des coquelicots et des marguerites de prés. Ces fleurs sont bonnes pour les troupeaux, et servent à donner un goût agréable au gazon. Il y en a même qui sont médicinales, c'est-à-dire, bonnes à composer des remèdes pour une infinité de maladies auxquelles nous sommes sujets.

Ne pensez-vous pas, Henri, que le gazon, dont la douce verdure embellit tant les campagnes, est en même-tems une production bien utile? Je suis sûre que les pauvres troupeaux le diroient encore mieux que nous, s'ils étoient en état de parler. Ils n'ont pas de cuisinier pour préparer leur repas; ils ne peuvent pas même faire comprendre ce qui leur est nécessaire. Mais Dieu a su pourvoir à leurs besoins. Vous voyez que leur nourriture s'étend sous leurs pieds, et qu'ils n'ont qu'à se baisser pour la prendre. S'il en coute à l'homme des soins légers pour la faire venir; c'est bien le moins qu'il

qu'il donne quelques-uns de ses momens à ces utiles animaux, dont les uns lui épargnent tant de fatigues, et dont les autres le vêtissent de leur laine, et le nourissent de leur chair.

LE CHAMP DE BLED.

Maintenant nous allons prendre congé de la prairie, et faire un tour dans le champ de bled. Il y en a de plusieurs espèces. Celui-ci est du froment. Je le reconnois à la hauteur de ses tiges. J'espère que nous en aurons une abondante récolte. Elle sera bonne à ramasser dans le mois d'août, qu'on appelle le mois des moissons. J'ai mis dans ma poche un épi de l'année dernière pour vous montrer tout ce que ceci produira. Froissez-le dans vos mains, Henri. Bon! soufflez à présent les barbes, et donnez-moi un des grains. Voilà ce qu'on appelle un grain de froment. Vous voyez qu'il y a plusieurs grains dans un épi. Hé bien, regardez maintenant le pied, vous verrez qu'il vient

vient quelquefois plusieurs tiges, et par conséquent plusieurs épis d'une seule racine; et cependant toute cette racine provient d'un seul grain qu'on a semé à la fin de l'automne.

Cette semence n'a pas été jettée au hasard, et sans beaucoup de soins particuliers. On avoit commencé par ouvrir la terre en sillons quelques mois auparavant avec ce fer tranchant que je vous ai fait remarquer au-dessus de la charrue. Elle est restée en repos tout l'été, et s'est bien pénétrée du fumier qu'on avoit répandu sur les guérêts pour l'engraisser; puis on l'a de nouveau labourée. Enfin, vers le milieu de l'automne, un homme est venu dans chaque sillon y répandre des grains et tout de suite avec sa herse il les a recouverts de terre. Ces grains étant enflés et ramollis par l'humidité, il en est sorti par en bas de petites racines, qui se sont accrochées dans le sein de la terre; et par en haut, de petits tuyaux qui ont percé sa surface en plusieurs branches, de la manière que vous pouvez le remarquer. Ces tuyaux, montés en haute tige, ont produit les épis dont chacun renferme

ferme à peu-près vingt grains; en sorte que si vous comptez, d'après ce calcul, tout le produit des grains dont la semence a réussi, vous trouverez qu'il peut en être venu environ vingt fois autant que l'on en a mis dans la terre. Les épis cachés encore dans ces tiges, se développeront peu-à-peu, se mûriront au soleil, et ressembleront à celui que vous venez de froisser. Alors on coupera par le pied, avec une faucille, les tiges de paille, qui les supportent, et on les liera en paquets, appellés gerbes, pour les emporter dans la grange, les battre avec un fléau, et les vanner, pour séparer les débris de paille du grain. On enverra celui-ci au meûnier pour le moudre en farine sous la grosse meule de son moulin à eau, ou à vent. Ensuite la farine sera vendue au boulanger pour en faire du pain, et au patissier pour en faire des biscuits et des pâtés.

Imaginez, mes amis, quelle immense quantité de bled on doit semer tous les ans, pour fournir du pain à tant de milliers d'hommes. Le pain est l'aliment le plus sain et le moins cher qu'on puisse se procurer. Il y a beaucoup de pauvres gens qui n'ont guère de

de nourriture, et qui n'en ont pas toujours.

Le bled ne viendroit pas comme le foin sans être ensemencé, parce que le grain en est plus gros, et doit être enfoncé plus profondément dans la terre. Je vous ai dit tout-à-l'heure les divers travaux que demandoient les semailles.

Voici une autre espèce de bled qu'on appelle de l'orge. Je vous en ai aussi apporté un épi, pour vous le faire distinguer du froment. Voyez-vous comme il a des barbes longues et fourrées? Gardez-vous bien, Henri, de le mettre dans la bouche, car il s'arrêteroit à votre gosier, et vous étoufferoit. L'orge est semée et recueillie de la même manière que le froment; mais elle ne fait pas de si bon pain. Elle est cependant fort utile. Les fermiers la vendent par boisseaux aux marchands de drêche, qui la font tremper dans l'eau, pour la faire germer. Alors on la sèche sur la cendre chaude, et elle devient drêche. On y verse une grande quantité d'eau, puis on y mêle du houblon, qui lui donne un goût agréable d'amertume, et l'empêche de s'aigrir. Enfin, en brassant

ce mélange, on en fait de la bière, cette liqueur forte et nourrissante qui fait la boisson ordinaire dans plusieurs pays où il ne croît pas de vin. L'orge est aussi fort bonne pour nourrir les dindes, les poules, et d'autres oiseaux de basse cour.

Je vous ai parlé du houblon. Il croît dans les champs, qu'on appelle houblonnières. Sa tige monte le long des perches qu'on lui donne pour la soutenir. Ses fleurs, d'un jaune pâle, font un effet charmant dans la campagne. Quand il est mûr, on le sèche, on en fait des monceaux, et on le vend aux brasseurs.

Cette troisième espèce de bled est de l'avoine. Vous avez vu souvent le palefrenier en servir aux chevaux pour les régaler, et leur donner du feu. C'est une espèce de dessert qu'on leur présente après le foin.

Il y a aussi une autre espèce de bled, qu'on nomme seigle, qui sert à faire le pain bis que mangent les pauvres. On le mêle quelquefois avec du froment, et il donne alors du pain d'un goût assez bon.

Il y a bien des pays qui ne produisent pas de bled pareil à celui qui vient dans nos con-

contrées. Par exemple, le bled qu'on nous a apporté de Turquie est bien différent du nôtre. Sa tige est comme celle d'un roseau, avec plusieurs noeuds. Elle monte à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Entre les jointures du haut de la tige, sortent des épis de la grosseur de votre bras, qui renferment un grand nombre de grains jaunes et rougeâtres, à-peu-près de la figure d'un pois aplati. La volaille en est très-friande. On le cultive avec succès dans quelques provinces de France, sur-tout dans les landes de Bordeaux, où il sert à faire du pain pour les pauvres.

Vous connoissez aussi bien que moi le millet que l'on donne aux oiseaux. Il vient en forme de grappes, sur des tiges plus courtes et plus menues, que celles du froment. La farine en est excellente, cuite avec du lait.

Je vous ferois venir l'eau à la bouche, si je vous parlois du riz, que l'on prépare aussi avec du lait. Mais croiriez-vous qu'il a besoin d'être presque couvert d'eau pour croître et pour mûrir?

Dans

Dans les pays où la terre n'est pas propre à produire du grain, les pauvres habitans sont réduits à se nourrir de fruits, de racines, de gâteaux de pommes de terre, ou d'une pâte de marrons cuits au four. On est même quelquefois obligé dans les pays les plus fertiles, d'avoir recours à ces tristes alimens, lorsqu'il survient des années de stérilité. Deux bons citoyens, MM. Parmentier et Cadet de Vaux ont enseigné la meilleure manière de les préparer.

Quelles graces, mes enfans, nous devons rendre à Dieu, nous qui n'avons jamais éprouvé ces cruels besoins! J'espère que vous serez touchés de cette réflexion, et que vous vous ferez un devoir de ne jamais gaspiller ce qui feroit la joie de tant de malheureux. Les miettes même que vous laissez tomber, si elles étoient ramassées, pourroient fournir un bon repas à un petit oiseau, et le rendre joyeux pour toute la journée. Comme il s'empresseroit de les partager entre ses petits, qui ouvrent inutilement leurs becs, tandis que leurs parens volent au loin pour leur chercher quelque nourriture! J'étois bien fâchée hier au soir contre vous, Henri, lors-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0021
DFG

lorsque vous faisiez des boulettes de pain pour les jeter à votre soeur. J'ose croire que vous ne le ferez plus maintenant que je vous ai fait connoître le prix de ce présent inestimable du ciel. J'ai vu des personnes qui avoient prodigalement gâté du pain pendant leur enfance, pleurer dans un âge avancé, faute d'en avoir un morceau.

LA VIGNE.

Vous avez bu quelquefois du vin de Champagne et de Bourgogne, sans vous embarrasser de la manière dont il se faisoit. Entrons dans ce vignoble. Hé bien, Henri, croiriez-vous jamais que c'est de ces petites souches tortues que nous vient la douce liqueur qui nous fait tant de plaisir dans notre repas? Vous connoissez le raisin? Voyez déjà la grappe qui commence à se former. Ces grains qui ne sont encore que du verjus, s'enfleront peu-à-peu, et serons mûrs vers le milieu de l'automne. Vous en verrez faire la

la récolte, qu'on appelle la vendange; mais je suis bien aise, en attendant, de vous en donner une idée.

Dès le matin, les vendangeuses se répandent dans la vigne, coupent le raisin, et en remplissent leurs paniers. Un homme vient les prendre à mesure qu'ils sont pleins, et va les jetter dans de larges demi-tonneaux, placés sur une charette pour les recevoir, et les porter à un endroit où des hommes foulent les grappes sous leurs pieds. On recueille la liqueur qui coule du pressoir, et on la verse dans de grands ou de petits tonneaux, où elle se purifie d'elle-même, en fermentant, jusqu'à ce qu'elle devienne bonne à boire.

Le tems des vendanges est un tems continuel de plaisirs et de fêtes. Il faut entendre, pendant le travail, les chansons rustiques des vendangeuses. Il faut les voir à la fin de la journée danser gaiement dans la cour, et les maîtres se mêler souvent à leurs repas et à leurs danses. Tout y respire un air de joie et d'innocente liberté.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0023
DFG

Le vin, pris avec modération, est très-bon pour l'estomac, et le fortifie; mais lorsqu'on en boit avec excès, il produit des vapeurs qui troublent la raison et rabaissent l'homme au niveau de la brute stupide. Vous avez vu quelquefois des ivrognes, et vous vous souvenez encore de la juste horreur qu'ils vous ont inspiré.

LES LEGUMES ET LES HERBAGES.

Voudriez-vous me suivre, pour voir ce qui croît dans le champ voisin. Je crois que ce sont des navets. En effet, je ne me suis pas trompée. Cette racine, lorsqu'elle est cuite avec du mouton, fait, comme vous le savez, d'excellens ragoûts. On en sème une grande quantité chaque année pour notre table; on en donne aussi aux vaches, pour ménager le foin, et parce que d'ailleurs elle leur fait porter une grande abondance de lait.

Les

Les pommes de terre, les raves, les oignons, les radis, les carottes, les panais et plusieurs autres légumes que vous connoissez à merveille, croissent, comme les navets, sous terre. D'autres, tels que les artichaux, les pois, les fêves, les lentilles et les haricots, croissent au-dessus. Vous en cultivez vous-même dans votre petit jardin; ainsi ce seroit plutôt à moi de recevoir vos instructions sur ce chapitre.

Je crois aussi n'avoir rien à vous apprendre sur les herbages et les plantes qui viennent dans le potager, comme les choux, les choux-fleurs, les asperges, les laitues, la chicorée, les melons, les concombres, les citrouilles et une infinité d'herbes agréables au goût et très-bonnes pour la santé. Tout cela se cultive sous vos yeux; et par les questions que je vous ai déjà entendu faire à Mathurin, je vous suppose complettement instruits sur cet article.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0025
DFG

LE CHANVRE ET LE LIN.

Voyez-vous là bas ces deux grandes pièces de terre couvertes d'une si belle verdure. L'une est du chanvre, l'autre du lin. Les tiges de ces plantes, après qu'elles ont été battues et bien préparées, forment la filasse que vous avez vu filer à la vieille Suson. Le fil de chanvre sert à faire le linge de corps et de ménage. Le fil de lin, qui est d'une plus belle qualité, se réserve pour la toile de batiste. On l'emploie aussi pour faire de la dentelle et du filet. Votre fourreau, Charlotte, votre chemise et vos manchettes, Henri, croissoient autrefois dans les champs.

J'oubliois de vous dire que la filasse de chanvre sert encore pour toute espèce de cables, de cordes et de ficelles.

On a essayé, en quelques endroits, de tirer parti de ces vilaines orties qui piquent si bien les passans, et l'on en fait un fil grossier,

sier, mais très-fort, qui pourroit servir à faire des toiles communes.

LE COTON.

Au défaut de ces plantes, on cultive le coton dans quelques îles de l'Amérique, et sur-tout dans les grandes Indes. C'est d'abord un duvet léger qui entoure les graines d'un arbre appelé arbre à coton. Le fruit qui les renferme en plusieurs petites loges, est à-peu-près de la grosseur d'une noix, et s'ouvre en mûrissant. Alors on les recueille, et le coton, séparé des graines et du fruit, devient, après quelques préparations, cette espèce de filasse douce et blanche dont vous m'avez vu mettre quelquefois de petits tampons dans mes oreilles et dans mon écrin. La partie la plus grossière se file en gros brins pour les mèches de nos lampes et de nos bougies. Le reste, filé en brins presqu'aussi déliés que vos cheveux, s'emploie pour la fabrique des basins, des mousselines, et des toiles de coton.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0027
DFG

Vous voyez, mes chers amis, quelle variété de matériaux nous a fourni la providence, et comme le génie de l'homme a su les employer à des objets d'agrément ou d'utilité. L'écorce même des arbres, par un travail et une adresse incroyable, se convertit en étoffes précieuses sous les doigts de ces sauvages, qui nous paroissent si ignorans. Je me souviens de vous avoir montré des ouvrages en plumes et en rézeau, dont ils se parent dans leurs fêtes, et comme nous avons admiré leur patience et la légèreté de leur travail.

LES HAIES.

Ne sentez-vous pas une odeur bien douce? Regardez à travers la haie, Henri, et voyez si vous pourrez découvrir ce qui la produit. Ah! Charlotte, quelles jolies roses sauvages votre frère vient de cueillir! Comment donc? un brin d'aubépine aussi, ce brin est bien précieux, c'est peut-être le seul qu'on pourroit trouver; car tout le reste a passé fleur.

fleur. Quel charme, au printems, de respirer des parfums délicieux, jusques sur les buissons et sur les ronces. Ces plaisirs viennent de passer pour nous; mais ceux des petits oiseaux vont commencer. Ils trouveront bientôt dans ces broussailles des fruits pour se nourrir jusqu'au milieu de l'hiver.

Le fermier plante des haies autour de son domaine, pour empêcher les voyageurs et les animaux d'aller au travers de ses champs, où ils pourroient causer beaucoup de dommage. Elles lui servent aussi à distinguer sa terre de celle de son voisin. Les troupeaux y trouvent dans l'été un ombrage contre les ardeurs du Midi, et dans l'hiver, un abri contre le souffle glacé du Nord.

LES ARBRES DE HAUTE-FUTAIE.

Le beau chêne que voilà, mes amis; comme son ombrage s'étend à propos pour nous garantir des traits du soleil; voyez quel nom-

nombre infini de glands attachés à ses branches, vous savez bien quel est l'animal qui se régale de ce fruit. Mais ne pensez pas que le chêne majestueux ne soit bon à autre chose qu'à lui fournir des provisions. Il est d'un plus grand usage pour nous, ainsi que je vous le dirai tout-à-l'heure. Mais laissez-moi d'abord contempler un moment cet arbre superbe. Je ne puis me rassasier de le voir. Avec quelle fierté sa tête s'élève dans les airs; et sa tige, trois hommes, en se tenant par la main, ne sauroient l'embrasser. Il pousse chaque année des milliers de rameaux et des millions de feuilles. Il a de grandes racines qui s'enfoncent bien avant dans la terre, et qui s'étendent au loin autour de lui. Elles le soutiennent contre les violentes tempêtes que son front est obligé d'essuyer. C'est aussi par ces racines que la terre le nourrit et entretient la fraîcheur et la vie dans tous ces membres énormes.

Hé bien, Henri, n'est-ce pas une chose bien admirable que ce grand arbre soit sorti d'une petite semence? Regardez, en voici un tout jeune. Il est si petit, Charlotte, que vous aurez la force de l'arracher vous-

même

même. Tenez, voyez-vous; voilà le gland encore attaché à sa racine. C'est pourtant ainsi que sont venus tous les arbres qui peuplent cette belle forêt que nous traversâmes l'autre jour dans notre voyage. Ce chêne seul, si tous ses glands avoient été recueillis chaque année et plantés avec soin, auroit déjà pu suffire à couvrir de ses enfans et de ses petits enfans la face entière de la terre.

Lorsque le chêne ou les autres arbres qu'on appelle aussi de haute-futaie, tels que le frêne, l'ormeau, le sapin, le chataignier, le noyer, etc. seront parvenus au terme de leur croissance; un bucheron viendra les couper par le pied avec sa coignée. On depouillera le tronc de ses branches, et les scieurs le scieront en différents morceaux, pour en faire des madriers propres à la construction de vaisseaux, des poutres pour les maisons, ou des planches pour les uns et les autres, ainsi que pour différentes sortes de meubles et de machines. Les grosses planches les plus droites seront réservées pour les solives; celles qui sont crochues, pour les bûches; les branchages, pour les fagots; enfin les racines donneront les souches que l'on

l'on brûle dans nos foyers. Vous voyez par-là de quelle utilité les arbres sont pour nous dans toutes leurs parties. Le pauvre Henri trouveroit bien à dire, car les toupies, les sabots, les battoirs sont tirés de leur sein. Il n'est pas même jusqu'à leur écorce dont on sait faire un usage utile pour les teintures, et pour tanner le cuir de vos souliers.

Un autre avantage de ces arbres, c'est qu'ils croissent d'eux-mêmes, sans demander aucun soin, et qu'ils nous donnent pour rien l'aspect de leur belle verdure, et la fraîcheur de leur ombrage. Voyez comme les petits oiseaux se reposent en chantant sur leurs branches. Combien ils doivent être contents la nuit, de trouver un abri sous leurs feuilles.

Nous-mêmes, si une pluie abondante venoit à tomber, ne serions-nous pas bien heureux de nous y mettre à couvert? Pourvu cependant qu'il n'y eut pas d'apparence d'orage; car dans les orages les arbres attirent quelquefois le tonnerre; ce qui rend alors leur approche très-dangereuse.

Lors-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0032
DFG

Lorsqu'il y a plusieurs arbres rassemblés sur une vaste étendue de terrain, cet endroit s'appelle bois, ou forêt. Si cet endroit est fermé de murailles, et dépendant d'un château, on l'appelle parc. Les bosquets ou bocages sont de petites forêts.

LES BOIS-TAILLIS.

Ces mêmes arbres dont nous venons de parler, lorsqu'on les coupe avant qu'ils soient parvenus à leur hauteur naturelle, forment ce qu'on appelle un bois-taillis. Ce sont ordinairement les rejetons qui poussent sur les vieilles racines dans une forêt que l'on vient d'abattre. On les coupe après cinq ou sept ans, les uns pour le chauffage, les autres pour servir d'échalas à la vigne, ou pour faire les cercles des cuves et des tonneaux. Cette récolte, qui peut se faire de cinq en cinq ans, s'appelle coupe réglée.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0033
DFG

LE VERGER.

Outre ces arbres, il en est d'autres, nommés arbres fruitiers. Je parierois, avec confiance, que nous aurons plus de plaisir encore à nous en entretenir. Entrons dans le verger. Voilà les fruits qui grossissent. Ce seroit vous faire injure que de vouloir vous les faire connoître. Si petits que vous soyez, je pense que personne au monde ne distingue mieux que vous les poires, les pommes, les pêches, les cerises, les prunes, les abricots et les brugnons. Les arbres étendus en éventail contre la muraille, s'appellent, comme vous savez, espaliers; et les autres, arbres à plein vent. Les premiers rapportent plus sûrement, et de plus beaux fruits, parce que dans les gelées on peut les couvrir avec des nattes de paille, et que la muraille, échauffée par le soleil, avance leur maturité. Les seconds passent pour avoir le fruit d'un goût plus fin et plus délicat. Nous aurons, j'espère, beaucoup de fruit cette année. Ne sou-

souhaiteriez-vous pas, Henri, qu'il fut déjà mûr? Patience. Il le sera bientôt, et vous en mangerez tant qu'il vous plaira dans le tems. Mais gardez-vous bien d'y toucher tant qu'il est vert; car il vous rendroit malade peut-être pour toute l'année.

Vous vous rappellez, mes chers amis, combien les arbres à fruit paroissoient beaux, il y a trois semaines, lorsqu'ils étoient en pleine fleur. Les fleurs sont maintenant passées, et les fruits croissent à la place. Ils deviendront plus gros de jour en jour, jusqu'à ce que la chaleur du soleil les colore et les mûrisse; et alors ils seront bons à cueillir.

Les pommes et les poires peuvent se garder dans leur état naturel pendant tout l'hiver, mais les autres fruits tournent bientôt en pourriture, et il faudroit renoncer à en manger après leur saison, si l'on n'avoit trouvé le moyen de les conserver, en les faisant sécher au four, ou en les mettant dans de l'eau-de-vie, ou enfin les faisant bouillir avec un sirop composé d'eau et de sucre. C'est de cette dernière façon que l'on fait les marmelades et les gelées qu'on trouve

si

si bonnes dans l'hiver, et sur-tout dans les maladies.

Il y a quelques fruits renfermés en de dures coquilles, comme les noix, les amandes, les noisettes, les châtaignes, etc. Vous les connoissez aussi bien que les arbres qui les portent; mais vous ne connoissez pas un autre arbre de la même espèce, parce qu'il ne vient pas dans ce pays. C'est le cocotier. Il est très-haut et fort droit, sans branches ni feuillages autour de sa tige. Seulement, vers le sommet, il pousse une douzaine de feuilles très-larges dont les Indiens se servent pour couvrir leurs maisons, pour faire des nattes, et pour d'autres usages. Entre les feuilles, et l'extrémité de sa pointe, il sort quelques rameaux de la grosseur de mon bras, auxquels on fait une incision, et qui répandent, par cette blessure, une liqueur très-agréable, dont on fait l'arrack. Ces rameaux portent une grosse grappe ou paquet de cocos, au nombre de dix à douze.

Cet arbre rapporte trois fois l'année, et son fruit, dont vous avez goûté l'autre jour, est aussi gros que la tête d'un homme. Il en est dont le fruit n'est pas plus gros que votre

votre poing, et qui sert à faire les cueilliers à punch pour les pauvres.

Il y a aussi une espèce d'amande, appelée cacao, qui vient dans les Indes occidentales, et au midi de l'Amérique. L'arbre qui la produit, ressemble un peu à notre cerisier. Chaque écosse renferme une vingtaine de ces amandes de la grosseur d'une fève, dont on fait le chocolat, avec d'autres ingrédiens. Le meilleur cacao nous vient de Caraque, dont il porte le nom.

LES PEPINIERES ET LA GREFFE.

Les arbres ont généralement trois manières de se reproduire, par les graines, pepins, ou noyaux cachés dans l'intérieur de leur fruit, par les petits rejetons pris sur leurs vieilles racines, ou par les boutures coupées de leurs branches, et plantées en terre pour s'y enraciner.

L'endroit où l'on rassemble ces élèves, la douce espérance du jardin, s'appelle pépinière.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0037
DFG

nière. C'est comme un collège pour les enfans, où l'on veille sur leur croissance, et où l'on s'étudie à les préserver de mauvais penchans.

Les jeunes arbres, qu'on nomme sauvageons, ne porteroient que de mauvais fruits, si l'on n'avoit soin de les greffer. Voici comme on s'y prend. On coupe d'abord le haut de leur tige pour les empêcher de s'élever davantage, puis un peu au-dessous, de deux côtés, on fait une petite incision à l'écorce; et dans cette ouverture, on glisse un bourgeon pris d'un autre arbre avec une petite partie de son écorce pour remplir le vuide qu'on a fait dans celle du sauvageon. On les lie étroitement ensemble, et l'on recouvre la blessure de mousse, pour empêcher l'air d'y pénétrer. Le bourgeon recevant sa nourriture de l'arbre, s'unit avec lui, et il pousse bientôt des branches qui, en s'étendant de tous côtés, forment la tête de l'arbre, et portent des fruits exquis.

Cette opération, l'une des plus curieuses du jardinage, se varie de plusieurs manières. J'aurai soin de parler à Mathurin, pour le prier

prier, lorsqu'il en sera tems, de la faire sous vos yeux.

LES FLEURS.

Charlotte, si vous n'êtes pas fatiguée, nous irons voir nos fleurs. Pour Henri, c'est un homme, et il lui siéroit mal de se plaindre. Je pense même qu'il seroit en état de se tenir sur ses pieds du matin au soir. Venez, Monsieur, prenez la clef du jardin, et ouvrez la porte. Voici, je crois, l'endroit le plus agréable que nous ayons jamais vu.

Quel est l'objet qui va d'abord captiver nos regards? que sais-je? Il se trouve ici une si grande variété de beautés, que l'on hésite à laquelle donner la préférence. Vous admiriez les fleurs des champs; mais celles-ci les surpassent encore.

Regardez ces tulipes, ces giroflées, ces oeillets, ces jonquilles, ces jacinthes et ces renoncules. La blancheur de ce lys, ou de cette tubéreuse, efface celle de la plus belle batiste. Prenez la plus petite fleur; en la regar-

regardant de près, vous la trouverez aussi jolie et aussi curieuse que les plus grandes. N'oublions pas sur-tout la modeste violette, la première fille du printems. Charlotte, cueillez-moi, je vous prie, une de ces roses à cent feuilles. C'est bien avec raison, que pour son doux parfum et sa couleur brillante, on la nomme la reine des fleurs. Joignez-y quelques brins de lilas, de jasmin, de muguet et de chèvre-feuille. Quel agréable mélange de douces odeurs dans un si petit bouquet! Je ne vous permettrai pas d'en cueillir davantage, ce seroit une pitié de les gâter. Le jardinier nous en a apporté ce matin pour parer notre appartement. Elles se conserveront par la fraîcheur de l'eau qui baigne leurs tiges au lieu que la chaleur de vos mains les auroit bientôt fanées.

Avez-vous pris garde que chaque fleur a des feuilles différentes de celles des autres, que quelques-unes sont bigarrées de toutes les couleurs que vous pouvez nommer, et découpées en festons les plus délicats? En un mot, leurs beautés sont trop multipliées, pour qu'on puisse vous les compter. Quand vous serez en état de lire les ouvrages d'Histoire

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0040
DFG

toire Naturelle, vous serez étonnés de tout ce qu'elles offrent d'admirable. Mais vous êtes trop jeunes pour pouvoir comprendre ces livres à présent. Cependant je ne dois pas omettre de vous dire, que toutes les fleurs viennent ou de graines, ou d'oignons, ou de petites racines détachées des grandes, ce qu'on appelle marcottes.

Aucune de celles qui croissent ici, ne viendroit à l'aventure dans les champs, parce que la terre n'y est pas assez riche pour elles. Il faut prendre beaucoup de peine pour les faire venir, même dans un jardin. Le jardinier est obligé de leur donner des soins continuels. Il faut sur-tout qu'il n'oublie pas de les arroser chaque jour. La terre et l'eau sont pour les fleurs, ce que la viande et le vin sont pour les hommes. Mais comme elles sont muettes et attachées à une place, elles ne peuvent aller chercher des rafraîchissemens, ni les demander. Le Créateur a pourvu à leurs besoins, par les douces ondées du printems, ou le jardinier qu'il instruit, répand sur elles, avec son arrosoir, une pluie bienfaisante.

Quel-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0041
DFG

Quelques plantes tendres et délicates ne viennent que dans une terre extrêmement légère. Elles ne pourroient percer à travers un terrain trop dur, pas plus que vous ne pourriez passer votre tête à travers une épaisse muraille. D'autres plantes sont fermes et vigoureuses; c'est pourquoi une terre légère s'ébouleroit autour d'elles, et laisseroit leurs racines découvertes; aussi celles-là réussissent mieux sur un sol d'argile. Quelques-unes demandent une grande quantité d'eau: elles viennent même dans les fosses et les puisards. D'autres enfin, ne se plaisent que dans un terrain sablonneux.

On élève plusieurs plantes curieuses dans des serres-chaudes Elles ne croîtroient pas en plein air dans ce pays, parce qu'elles sont transplantées de pays étrangers, où il fait beaucoup plus chaud. Quoique vous soyez d'une constitution plus robuste que les fleurs, si vous étiez obligé d'aller dans un pays où le froid est beaucoup plus vif que dans celui-ci, vous ne seriez pas en état de le supporter, comme ceux qui sont nés sous ces climats.

LES

LES CARRIERES.

De ce que je viens de vous dire, mes chers amis, vous devez conclure, qu'il y a une grande variété dans ce qui croît sur la surface de la terre; mais quelle seroit votre admiration, si vous connoissiez tout ce qu'elle renferme au-dessous! C'est de son sein qu'on a tiré les grès qui pavent nos rues et nos grands chemins, et ce joli gravier d'un jaune rougeâtre répandu sur les allées pour en bannir l'humidité, et faire un contraste agréable avec le vert tendre de la charmille. La porcelaine et la faience de notre buffet, la poterie commune, d'un si grand usage dans la cuisine, les briques dont nos appartemens sont carrelés, les tuiles qui couvrent nos toits, tout cela n'est que de la terre d'une pâte, plus ou moins fine, paîtrie et cuite au four. Nos verres et nos bouteilles, les vitrages de nos fenêtres, sont du sable fondu. Vous avez vu quelquefois dans vos promenades bâtir des maisons? Hé bien,

bien, la chaux, le mortier, le plâtre, le ciment, qu'on a mis entre les pierres pour les lier ensemble et les affermir, venoient du sein de la terre. Ces pierres elles mêmes entassées les unes sur les autres jusqu'à une si grande élévation au-dessus de nos têtes, étoient ensevelies à de grandes profondeurs sous nos pieds. Il en est ainsi du marbre qui pare nos consoles et nos cheminées, et de l'ardoise qui couvre nos pavillons. Les endroits creusés pour en retirer ces divers matériaux s'appellent carrières.

LES MINES
DE CHARBON ET DE SEL.

Il est des pays où, en creusant à certaines profondeurs, on trouve dans une espèce de carrière, appelée mine, le charbon de terre que vous avez vu souvent décharger à la porte du serrurier notre voisin. Il n'est guères d'usage à Paris que pour les forges; mais il sert dans plusieurs provinces de France, ainsi que dans des royaumes entiers.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0044
DFG

tiers, à faire le feu de la cuisine et celui des appartemens.

Le charbon de bois ne vient point dans la terre; mais il s'y fait dans de grandes fosses, où l'on jette du bois pour le faire brûler. Lorsqu'il est bien enflammé, on le recouvre afin de l'éteindre, avant qu'il soit au point de se réduire en cendres.

Il est aussi des mines de différentes espèces de sel, qu'il est inutile de vous nommer encore. Je ne vous parlerai que du sel commun. En quelques endroits le sel de ces mines est si dur, qu'on peut le tailler comme du marbre, et en faire des statues. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le feu le fait fondre encore plus promptement que l'eau. Le sel nous vient plus communément de l'eau de mer qu'on fait entrer dans une espèce de bassin peu profond, et qu'on laisse évaporer au soleil. Quand l'eau est toute évaporée, le sel reste en croûte dans ces bassins qu'on appelle salines.

LES

LES MINES
DE METAUX.

Je ne vous ai pas dit la moitié des richesses qui se trouvent dans les entrailles de la terre; on en tire l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb et l'étain. C'est ce qu'on appelle métaux.

Regardez ma montre, elle est d'or, ainsi que les louis, les doubles louis et les demi-louis. On peut battre l'or, et l'étendre en feuilles plus minces que du papier. L'espagnolette de mes croisées, les sculptures de mon salon, les chenets de mon foyer, ne sont pas d'or, quoique vous ayez pu l'imaginer. On n'a fait que les couvrir de ces feuilles d'or légères. L'or est le plus précieux de tous les métaux.

L'argent, quoique inférieur à l'or, est cependant très-estimé. Cet écu et ces petites pièces de monnoies, sont d'argent. On l'emploie aussi pour les flambeaux, la vaisselle plate et une infinité d'autres ustensiles, dont

dont les gens riches font usage. L'argent, couvert d'une feuille d'or, s'appelle vermeil.

Le cuivre sert à faire les sous, les liards, et toute la basse monnoie. On l'emploie aussi ordinairement pour faire nos poëlons, nos casseroles et nos chaudières. Mais l'usage en seroit très-dangereux, si l'on n'avoit la précaution de les doubler d'étain en-dedans.

Le fer est le métal le plus commun, mais le plus utile. La plupart des instrumens dont on se sert pour la culture de la terre, et pour les différens métiers, sont de fer. L'acier est une espèce de fer rafiné et purifié dans la trempe, par le mélange de quelques ingrédiens. Les couteaux, les ciseaux, les rasoirs, les aiguilles, sont d'acier.

Le plomb est aussi d'un très-grand usage. Vous savez combien il est pésant. On en fait des réservoirs pour contenir l'eau, des tuyaux pour l'amener des sources, des gouttières pour ramasser la pluie qui dégoûte des toits, et la conduire hors de la maison. On en fait aussi des poids pour les balances, les tourne-broches et les horloges.

L'é-

L'étain est un métal blanchâtre plus mou que l'argent, mais plus dur que le plomb. Il sert à faire des bassins, des écuelles, des assiettes et des cuilliers pour les gens qui n'ont pas le moyen d'en avoir d'argent.

Tous ces différens métaux se trouvent en mine dans la terre. On y trouve aussi ce qu'on appelle les demi-métaux, tels que le vif-argent dont on couvre le derrière des miroirs, le zinc, l'antimoine, etc. que l'on mêle avec les métaux, pour en faire des métaux composés, comme le laiton, le bronze, etc.

LES MINES
DE PIERRES PRECIEUSES.

C'est encore dans la terre que l'on trouve les pierres précieuses, telles que le diamant qui est proprement sans couleur, le rubis qui est rouge, l'émeraude qui est verte, le saphir qui est bleu. Je ne vous parle que des principales, parce que le détail en seroit trop long. Elles ne paroissent point si brillantes

lantes lorsqu'on les tire de la mine, Il faut autant de patience que de travail pour les tailler et les polir. Regardez les diamans de cette bague; vous voyez qu'ils sont taillés à plusieurs facettes; c'est afin que la lumière se réfléchissant d'un plus grand nombre de points, leur donne plus d'éclat.

Il y a une espèce de caillou que l'on taille aussi en forme de diamant, pour en garnir des boucles et des colliers; mais il est bien loin d'avoir le même feu. On le reconnoît à sa transparence plus terne. C'est ce qu'on appelle pierres fausses.

Vous voyez, mes amis, qu'il n'est pas une seule chose qui ne puisse servir à satisfaire agréablement notre curiosité, lorsqu'on sait l'examiner avec attention. Quelle folie de se plaindre de n'avoir rien pour se divertir, lorsqu'on peut trouver de l'amusement dans tous les objets de la nature! Mais si vous n'êtes pas fatigués, je pense que vous devez avoir faim; et je crains que notre dîner ne se refroidisse. Ainsi hâtons-nous de gagner la maison. Je vous en ai dit assez pour occuper votre mémoire jusqu'à demain

où je me propose de faire avec vous une autre promenade.

LES BOEUFS.

Bonjour, Charlotte, je ne vous attendois pas de si bonne heure. Je me flatte, par cet empressement, que mes instructions d'hier vous furent agréables. Avez-vous vu Henri ce matin? Allons voir s'il est levé. — Comment petit parresseux, n'avez-vous pas de honte d'être encore au lit? La matinée est charmante. Votre soeur et moi, nous voulons en profiter pour faire une petite promenade. Si vous désirez être de la partie, il n'y a pas de tems à perdre. — Fort bien, vous voilà prêt. Faites votre prière, et partons. —

Ne vois-je pas là bas la laitière qui trait les vaches? Comme ces pauvres animaux paroissent joyeux, en paissant dans la verte prairie! J'imagine que l'herbe leur est aussi agréable que des confitures le seroient pour vous. Voyez de quels bons vêtemens ils sont

sont pourvus! Comme ils ne peuvent pas s'en faire eux-mêmes, la nature leur en a donné qu'ils portent sur le dos dès leur naissance, et qui grandissent avec eux.

Tous les troupeaux ont quatre pieds; c'est ce qu'on appelle quadrupèdes. Ils ne se tiennent point debout. Cette posture grotesque, avec quatre jambes, leur seroit en même tems incommode, parce que leur nourriture est attachée à la terre, et qu'ils seroient à tout moment obligés de se baisser pour la prendre, ce qui les fatigueroit terriblement. D'un autre côté, s'ils n'avoient que deux jambes, ils ne pourroient guère mouvoir leurs corps, beaucoup plus pesans que les nôtres. Vous voyez de quelle dure corne leurs pieds sont armés. Sans cette chaussure naturelle, ils seroient bientôt déchirés jusqu'au sang. Les grandes cornes pointues qu'ils ont sur la tête leur servent de défense contre ceux qui voudroient les attaquer.

Savez-vous de quelle grande utilité sont pour nous les vaches et les boeufs? Je vais vous le dire Ne courez pas, Henri; voyez comme votre soeur est attentive.

Les vaches, ainsi que vous le voyez, donnent du lait en grande quantité. Il sert à faire la crême, le beurre et le fromage. On le met, pour cela, reposer dans de grandes jattes. Quelques heures après, la crême épaissie s'élève au-dessus. On retire cette couche avec de grandes cuilliers, et il s'en forme bientôt une seconde, que l'on retire de même. Lorsqu'on l'a toute recueillie, on la met dans une espèce de petit tonneau, qu'on appelle baratte, et on la remue fortement avec un battoir passé dans le trou du tonneau, jusqu'à ce qu'à force de s'épaissir, elle devienne du beurre. Le reste est du lait de beurre, qui est très-bon pour les enfans.

Le fromage mou, et toutes les autres espèces de fromage se font également avec le lait. Je vous menerai quelque jour dans la laiterie, pour être temoins de ces différentes préparations.

Remarquez bien ce superbe taureau. C'est le boeuf le plus vigoureux de la troupe, et le père de tous ces petits veaux qui tetoient encore leurs mères, il y a quelques jours

jours, et qui commencent à présent à paître auprès d'elles.

Mais d'où vient ce nuage de poussière sur le grand chemin? Ah! c'est un troupeau de boeufs qui passe. N'en soyez point effrayée, Charlotte. Remarquez comme ils souffrent patiemment qu'on les pousse à coups d'aiguillon. Un seul homme suffit à les gouverner, tant ils sont dociles! Il va les conduire au marché, où les bouchers les attendent pour les acheter. Lorsqu'ils seront tués, leur chair sera vendue à nos cuisinières pour notre dîner; et leurs peaux seront vendues aux tanneurs, qui en feront du cuir, nécessaire aux cordonniers pour les souliers et les bottes, et aux selliers pour les selles, les brides et les harnois. Leurs cornes mêmes ne nous seront pas inutiles. On en fera des peignes et des lanternes.

Il est des pays où les boeufs n'ont rien à faire qu'à s'engraisser paisiblement pour être conduits ensuite à la boucherie. En d'autres endroits, leur vie est aussi laborieuse que celle du cheval. On ne monte pas, il est vrai, sur leur dos; mais on en joint deux ensemble de front, et on leur attache

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0053
DFG

tache autour des cornes, avec de fortes courroies, le timon d'une charrette, ou d'un traîneau, ou le joug d'une charrue, et on les voit tirer avec force les fardeaux les plus lourds, et labourer profondément la terre la plus dure.

LES BREBIS.

Regardez ces innocentes brebis, avec ce fier bélier à leur tête, et ces jolis agneaux à leur côté. Quelle paisible famille! Douces créatures! Vous êtes aussi pourvues de bons habits. Ils vous seront d'un grand secours dans l'hiver, et dans les nuits fraîches, où vous êtes obligées de coucher à la belle étoile, au milieu des champs. Mais ils vous donneroient trop de chaleur dans l'été. Hé bien, ne craignez pas. On trouvera le moyen de vous débarasser, sans vous faire souffrir. Aussi-tôt que les chaleurs étouffantes seront venues, le fermier vous réunira toutes ensemble dans la prairie. Alors de jeunes bergers viendront avec de larges ciseaux

ciseaux vous délivrer adroitement du poids incommode de votre toison. Vous sortirez de leurs mains plus légères, et vous courrez sautant et bondissant comme de petits garçons qui ôtent leurs habits pour jouer dans la campagne.

La laine des brebis et des moutons est très-précieuse. On la vend aux cardeurs, qui la dégraissent; et de pauvres femmes, qui vivent dans des chaumières, la filent. N'avez-vous pas vu l'honnête Gothon, assise devant sa porte, chanter de vieilles romances, en tournant son rouet, heureuse de penser qu'on la paieroit assez bien pour l'empêcher de demander l'aumône?

Lorsque la laine est filée, puis tordue, les bonnetiers en font des bonnets ou des bas, et les tisserands en font des étoffes pour nos vêtemens, ou des couvertures pour nos lits dans l'hiver.

Les pauvres moutons ne seroient pas si fringans, s'ils savoient qu'ils doivent être, comme les boeufs, vendus aux bouchers. Ne pensez-vous pas qu'il est cruel de tuer ces innocentes créatures? En effet, mes enfans, c'est une pitié. Mais si l'on n'en tuoit

pas

pas quelques-uns, il y en auroit bientôt un si grand nombre, qu'ils ne sauroient trouver assez d'herbage pour subsister, et que plusieurs, par conséquent, seroient réduits à mourir de faim. Du moins, tant qu'ils vivent, ils sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Ils ont de belles pâtures pour s'y nourrir, et pour y jouer. En marchant à la boucherie, ils ne savent pas encore ce qu'on va leur faire. Lorsqu'on leur coupe la gorge, ils ne sont pas long-tems à mourir; et en expirant, ils n'ont pas le chagrin de laisser après eux des parens qui s'affligent, ou qui souffrent de leur perte.

Nous sommes obligés de les tuer pour soutenir notre vie; mais nous ne devons jamais être cruels envers eux, tant qu'ils sont vivans.

La peau de mouton sert à faire le parchemin qui couvre votre tambour, Henri, et la basane qui couvre votre livre, Charlotte.

LE CHEVAL.

On conduit aussi les chevaux au marché pour les vendre, non pas aux bouchers, mais aux maquignons qui les dressent. Leur chair n'est bonne à rien; c'est de la charogne: elle ne sert qu'à rassasier les loups et les corbeaux. Le cheval est une noble créature. En voilà un de selle. Voyez comme il se dresse, et comme il bondit, maintenant qu'il est en liberté. Mais quoiqu'il soit très vigoureux, qu'il puisse renverser celui qui le monte, en s'élevant sur ses pieds de derrière, et le tuer d'une ruade, il est si doux, qu'il se laisse monter et guider où l'on veut. Son corps étant moins lourd que celui du boeuf, il a des jambes plus menues; en sorte qu'il se meut plus légèrement et sa croupe étant moins large, un homme peut aisément l'embrasser entre ses genoux. Il a aussi de la corne au pied; mais comme il est grand voyageur, elle seroit bientôt usée, si l'on n'avoit soin de lui don-

donner des souliers de fer, pour empêcher qu'elle ne se brise. C'est le maréchal qui fait sa chaussure, et qui la lui attache avec des clous. Cette opération faite avec adresse, ne lui cause aucune douleur.

Ne souhaiteriez-vous pas, Henri, de savoir monter à cheval? Lorsque vous serez plus grand, on vous apprendra cet utile exercice. Mais gardez-vous bien de l'essayer avant d'en avoir reçu des leçons; cette épreuve pourroit vous coûter la vie.

Il y avoit un petit garçon de ma connoissance qui brûloit d'envie de monter à cheval, et qui n'eut pas la patience d'attendre que son papa lui eût acheté un joli petit bidet, proportionné à sa taille. Il vit un jour le cheval du domestique attaché à la porte. Le voilà qui détache la bride, grimpe sur la selle, et donne à son coursier un grand coup de baguette. Le cheval part aussitôt au galop, et l'emporte avec tant de vîtesse, que le pauvre petit malheureux, incapable de retenir la bride, et d'atteindre jusqu'aux étriers, perdit bientôt la selle, et fut renversé contre une pierre, qui lui fracassa tout le crâne. Le cheval n'étoit pourtant pas vicieux, lorsqu'il

qu'il avoit un cavalier habile sur son dos. Tout le mal venoit de ce que le petit insensé ne savoit pas le conduire.

Ces deux grands chevaux rebondis, d'une taille haute, et d'une superbe encolure, sont destinés pour le carosse. Ils sont plus forts, mais moins légers que l'autre. Ceux-ci, avec leurs jambes velues, et leur crin negligé, sont des chevaux de charrette. Il y a une autre espèce de chevaux très-fins et très-légers. Ils portent leurs maîtres à la chasse, ou sont réservés pour les courses. Mais ils sont très-coûteux à entretenir.

Nous ne saurions faire à pied un long voyage, parce que nos jambes seroient bientôt fatiguées, au lieu que sur le dos d'un cheval nous pouvons parcourir bien des lieues, et voir nos amis, qui vivent à une certaine distance de notre maison. Il est aussi fort agréable d'aller en voiture. Vous le savez bien. Mais ces plaisirs, nous ne pourrions pas nous les procurer sans les chevaux. Comment nous passer aussi de leur secours dans une infinité d'autres circonstances! Il seroit excessivement pénible pour les hommes les plus vigoureux de faire

ce

ce que les chevaux ordinaires font avec facilité. Le pauvre laboureur qui suit tout le long du jour sa charrue, est bien fatigué le soir, lorsqu'il rentre dans sa chaumière. Que seroit-ce donc s'il étoit obligé de la traîner lui-même à travers son champ, sur une terre dure et raboteuse? Comment les voituriers seroient-ils en état de tirer ces grands fourgons et ces lourdes charrettes qu'ils conduisent, s'ils n'y employoient la force des chevaux? Puisqu'ils nous rendent de si grands services, ne devons-nous pas les bien traiter? Je crois que le moins que nous puissions faire, est de leur donner, dans le jour, une bonne nourriture, et une écurie bien close la nuit. Gardons-nous surtout d'imiter ces personnes barbares qui les poussent trop rudement à la course, qui leur donnent des coups de fouet et d'éperon, jusqu'à ce qu'ils soient prêts à mourir. Cependant de pareilles cruautés sont exercées chaque jour. Souvenez-vous bien, Henri, qu'il est également cruel et insensé d'agir de cette manière.

L'ANE

L'ANE.

Voilà un pauvre âne. Il fait une figure bien triste auprès d'une aussi belle créature que le cheval Ne le méprisez pourtant pas à cause de sa mine. Il a un grand mérite, je vous assure. Il est aussi patient qu'officieux; et il n'en coûte que bien peu pour le nourrir. Il se contente de quelques chardons qu'il broute le long des chemins ou même de quelques feuilles sèches, et d'un peu de son. Il ne demande ni écurie pour le loger, ni palefrenier pour le panser; en sorte que les pauvres gens qui ne sont pas en état de nourrir un cheval, peuvent avoir un âne. Il tirera fort bien sa petite charrette, ou portera sa paire de paniers. Il ne dédaignera pas même de prêter son dos à un ramoneur. N'avez-vous pas vu de ces petits Savoyards aux dents blanches et à la face noircie, grimpés sur un âne avec des sacs de suie, qu'ils portent aux teinturiers?

Je

Je ne dois pas oublier de vous dire que le lait d'ânesse est un des meilleurs remèdes pour les maladies de poitrine. J'ai vu des personnes si foibles, qu'on les croyoit condamnées à mourir, reprendre, à vue d'oeil, leur santé, pour en avoir bu le matin pendant quelque tems. Ne seroit-il pas affreux de traiter avec inhumanité des animaux si utiles? Je ne pardonnerai, je crois, de ma vie à un petit polisson que j'ai vu tourmenter une de ces pauvres créatures de la manière la plus cruelle.

LE CHIEN.

Laissez-moi regarder à ma montre. Ho ho! huit heures passées. Il est tems de retourner à la maison pour déjeûner. Voilà Champagne qui vient nous avertir. Medor est avec lui. Vous êtes bien content de nous trouver, n'est-ce pas, Medor? Nous sommes aussi bien aises de vous voir, je vous assure. Vous êtes un brave et fidèle compagnon. Voyez comme il remue sa queue, et

et comme il frétille. Il nous regarde d'un air si joyeux, que l'on croiroit démêler un sourire sur sa physionomie. Dans le tems où nous sommes au lit, et profondément endormis, Medor fait sentinelle, et ne permet pas aux voleurs d'approcher de la maison. Lorsque votre papa est à la chasse, Medor court d'un côté et d'autre à travers les champs, et fait lever le gibier, pour que votre papa le tire. Quoiqu'il soit très-courageux, et qu'il exposât sa vie pour défendre son maître, si l'on osoit l'attaquer, il est d'un si bon naturel qu'il laisse les petits enfans jouer avec lui, sans les mordre, pourvu cependant qu'ils ne lui fassent point de mal.

Le brave Medor ne demande d'autre récompense de ses services, que de petites caresses, une légère nourriture, et la permission de nous accompagner quelquefois dans nos promenades. Il mérite bien notre attachement par celui qu'il nous témoigne. Je suis sûre que pour tous les trésors de l'univers, il ne pourroit consentir à nous quitter, quand un prince en personne, viendroit chercher à le séduire.

LE CERF.

Voulez-vous traverser le petit parc, en retournant à la maison? J'en ai heureusement la clef. Voyez Henri, ce beau cerf avec ses cornes rameuses. N'admirez-vous pas sa taille légère, et son air noble et fier? Voyez là-bas ces petits faons qui bondissent. Si leste que vous soyez, je parie que vous ne pourriez jamais cabrioler comme eux.

Cette espèce d'animaux n'est entretenue que par ceux qui ont des parcs fermés de hautes murailles. Ils aiment trop l'indépendance pour s'arrêter dans les champs, comme les vaches et les brebis.

Les grands seigneurs prennent souvent plaisir à chasser le cerf. Ils le lâchent hors du parc, et détachent à ses trousses une meute nombreuse de chiens. Leurs aboiemens furieux, les cris et le son du cor des piqueurs qui les guident, le saisissent d'une telle épouvante, qu'il se sauve devant eux de toute la vîtesse de ses jambes agiles. Les chas-

chasseurs, montés sur des chevaux dressés à cet exercice, se mêlent aussi à la poursuite, et ils sont si animés dans leur course, qu'ils sautent au-dessus des haies, et à travers les fossés pour l'atteindre. Il les conduit quelquefois dans un circuit immense: mais enfin ses jambes fatiguées refusent de le porter plus loin. On le voit haletant de lassitude et de frayeur, s'arrêter tout-à-coup, et menacer de ses cornes les chiens dont il est assailli. Après un long combat, ceux-ci le saisissent et le déchirent, jusqu'à ce qu'il meure.

Je suppose qu'il y a du plaisir à le suivre, et à voir la légèreté de sa course. Mais je pense qu'il faudroit laisser la pauvre créature retourner dans sa demeure, pour la dédommager de la terreur qu'elle doit avoir éprouvée, et la payer de l'amusement qu'elle a procuré.

Ces mêmes personnes s'amusent aussi quelquefois à chasser le lièvre. Elles vont dans les champs avec leurs chiens, qui découvrent bientôt son gîte, quelque adroit qu'il soit à se cacher. Lorsqu'il se voit en danger d'être saisi, il s'élance, et court avec toute

toute la légèreté dont il est pourvu, pratiquant dans sa fuite plusieurs ruses pour se sauver. Mais toutes ces ruses sont inutiles. Il succombe enfin d'épuisement, et subit le même sort que le cerf, ou périt sous les traits du chasseur.

Je ne sais quel est le plaisir de la chasse, Henri, mais je souffrirois tant pour la pauvre petite bête effarouchée, que ce sentiment détruiroit toute ma jouissance. Il me semble que j'aurois encore plus de joie d'en sauver un de sa détresse.

Maintenant, allons prendre notre déjeûner. Je crois que cette promenade vous le fera trouver bon. Il n'est rien comme l'air et l'exercice pour aiguiser l'appétit.

LE CHAT.

Tandis que nous déjeûnons, j'ai quelques nouvelles à vous dire, Charlotte. Votre favorite Minette a fait des petits. Ils sont ici dans un panier. Appellez-la pour laper un peu de lait, et alors nous pourrons les regarder

garder à notre aise. Entendez comme ils miaulent; voyez comme ils tremblottent. Ils ne peuvent pas y voir encore; mais dans neuf jours leurs yeux seront ouverts, et alors ils commenceront à faire mille tours de souplesse. Lorsque leur mère leur aura appris à attraper les souris, elle les laissera pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance; et au lieu de se donner la moindre inquiétude à leur sujet, elle leur alongera un bon coup de patte sur le museau, s'ils osoient prendre des libertés avec elle. Mais elle sera une bonne mère pour eux aussi long-tems qu'ils auront besoin de ses secours. Il n'ont pas droit de prétendre qu'elle leur attrape des souris pendant toute leur vie, lorsqu'ils seront aussi adroits qu'elle à cette chasse.

Les souris sont de jolies petites créatures; mais elles font beaucoup de dommage, aussi bien que les rats. Si nous n'avions pas des chats pour les détruire, nous en serions bientôt désolés.

Je n'aurois jamais fini, si je voulois dénombrer toutes les espèces d'animaux qui vivent sur la terre. Mais je ne dois pas oublier de vous dire, qu'il y a un grand nom-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0067
DFG

nombre de bêtes féroces, tels que les lions, les tigres, les léopards, les panthères, les ours, et une infinité d'autres. Comme leurs peaux font de bonnes fourrures pour les personnes qui vivent dans les pays froids, les chasseurs assemblés en grand nombre, et pourvus de bonnes armes, se hasardent à les poursuivre avec d'autant plus de confiance que les bêtes sauvages vont rarement par troupes.

Quelquefois on vient à bout de les prendre vivantes, lorsqu'elles sont jeunes, et on les montre dans les foires comme des curiosités. Ceux qui en ont soin, ont une manière de les élever, qui leur fait perdre en grande partie leur férocité naturelle. Il n'y a aucune bête, si féroce qu'elle soit, qui ne puisse être adoucie et domptée par l'homme, témoin cet ours qui dansoit hier sous nos fenêtres.

Il est plusieurs autres animaux très curieux que j'ai vus à la menagerie de Versailles, où je me propose de vous mener quelque jour. Je ne vous parlerai que de deux seulement pour vous inspirer la curiosité de con-

connoître les autres, lorsque vous serez un peu plus formés.

L'ELEPHANT.

L'éléphant est le plus grand des animaux qui vivent sur la terre. Sa force est prodigieuse, mais son naturel est très-doux; et il se laisse aisément gouverner par la voix de l'homme.

Il porte sur le museau une grande masse de chair, qu'on appelle trompe, parce qu'elle est creuse et alongée comme une trompette. Il l'étend et la recourbe de mille manières, et s'en sert comme d'une espèce de main pour prendre sa nourriture et la porter à sa gueule. Il la manie avec tant d'adresse, qu'il parvient à déboucher une bouteille, et à ramasser à terre la moindre pièce de monnoie. Elle est assez forte pour soulever de grosses pierres, et déraciner les arbres.

Nous lisons dans l'histoire, que c'étoit autrefois l'usage d'employer les éléphants dans les batailles. Ils portoient sur leur dos de

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0069
DFG

de petites tours de bois remplies de soldats, qui, de cette hauteur, lançoient au loin des traits et des javelots. Quand le combat s'animoit, l'éléphant, harcelé par l'ennemi, entroit en fureur, enfonçoit les rangs, et écrasoit sous ses pieds tous ceux qui osoient lui disputer le passage.

Voudriez-vous monter sur un éléphant, Henri? Certes, vous y feriez une aussi belle figure que la poupée de Charlotte sur un grand cheval.

Les dents de l'éléphant ont quelquefois plus de dix pieds de longueur. C'est elles qui nous fournissent l'yvoire employé à faire quelques-uns de vos joujoux, vos peignes, le manche de votre couteau, et une infinité d'autres ustensiles.

LE CHAMEAU.

Le chameau est une autre grande créature. Nous n'en avons point dans ce pays, si ce n'est ceux que l'on y amène à dessein de les montrer dans les rues pour de l'argent.

Au

Au milieu des contrées où vivent les chameaux, il y a de vastes déserts sablonneux, où l'on ne trouve ni une hôtellerie pour se reposer, ni même un arbre pour se mettre à l'abri des traits brûlans du soleil. Cependant les marchands sont dans la nécessité de traverser ces sables arrides, pour porter les marchandises qu'ils veulent vendre d'une contrée à l'autre. Il leur seroit impossible de traîner eux-mêmes de si lourdes charges; et les chevaux dont ils pourroient faire usage, seroient réduits à périr de soif, parce qu'on ne trouve point d'eau sur la route. Le chameau se charge des fardeaux les plus pesans, les porte avec autant de patience que de légèreté, et ne demande point de rafraîchissement dans sa marche. Lorsqu'il est parvenu au terme du voyage, il s'agenouille de lui-même, afin que son maître puisse atteindre à la hauteur de son dos, pour le décharger.

Je pourrois vous dire des choses étonnantes d'une quantité d'autres animaux; mais j'espère que vous aurez assez de curiosité pour vous instruire un jour dans des livres

livres d'histoire naturelle de tout ce qui les concerne.

LA POULE.

Si vous avez fini de déjeûner, et que vous ne sentiez pas de fatigue, nous irons dans la basse-cour. Prenons chacun une poignée de grain: je suis sûre que nous serons bien venus.

Voyez quelle nombreuse couvée de poussins a cette poule blanche! Elle prend autant de soin d'eux que la femme la plus tendre de ses enfans. Henri, ne cherchez point à attraper les petits poulets; elle voleroit sur vous. Hier encore, ils étoient dans la coquille. Elle avoit posé ses oeufs dans un panier, au coin de la volière. Elle les a couvés pendant trois semaines, et ne les a quittés qu'un moment à la dérobée pour manger, de peur qu'ils ne périssent de froid, s'ils étoient privés de la chaleur qu'elle leur communique. Aussitôt qu'ils ont été assez forts, ils ont rompu la coquille, et sont sortis

sortis d'eux-mêmes. Elle leur apprend déjà à fouiller du bec dans la terre, pour y chercher du grain et des vermisseaux. Lorsqu'elle craint que quelqu'un n'ait envie de leur faire mal, elle s'élance sur lui avec la fureur et le courage d'un lion. Pauvre poule, que vas-tu devenir? Voyez-vous cet oiseau de proie qui la guette? Oh! comme cette tendre mère est effrayée! Les petits poussins se couchent sur le dos, attendant à tout moment d'être emportés dans les serres de leur ennemi. Leur mère court autour d'eux dans des angoisses mortelles, car il est trop fort pour qu'elle puisse le combattre. Allez, Henri, appellez Thomas, et dites-lui d'accourir tout de suite avec son fusil. Va, ma pauvre poule, l'épervier n'aura pas tes petits. Maintenant que nous l'avons chassé, viens chercher le grain que nous t'avons apporté pour ta famille.

Nous avons besoin d'oeufs, Charlotte; voyez s'il y en a dans le poulailler. Bon, vous en avez trois. Ils sont pondus d'aujourd'hui. Il n'y a pas encore des poulets vivans dans la coquille. Mais si nous les laissions quelque tems sous la poule, il

viendroit un poulet dans chacun. Toute espèce de volaille et d'oiseaux vient aussi d'oeufs, plus ou moins gros, suivant la grosseur de l'animal qui les produit.

Il est possible de faire éclore les oeufs dans des fours; et j'ai lu que c'étoit l'usage ordinaire en Egypte. Aussitôt que les jeunes poussins sortent de leur coquille, ils sont mis sous la tutelle d'une poule, qui, ayant été dressée à cet emploi, les conduit et les élève, béquetant pour eux avec la même tendresse que si elle étoit leur véritable mère. Certainement, c'est une chose très curieuse; mais je suis bien loin d'approuver ces procédés contre nature. Nous pouvons bien avoir un nombre suffisant de poulets par la méthode naturelle, si nous leur donnons les soins qu'ils demandent. Je suis ravie de savoir qu'on a voulu essayer, en ce pays, de faire naître les poulets dans des fours et qu'on a rejeté ce moyen.

Il y a une autre coutume aussi bizarre, mais qui cependant est très commune parmi nous; c'est de mettre des oeufs de cane couver sous une poule. Vous auriez peine à concevoir la détresse que cela occasionne

à

à cette seconde mère. Ignorant l'échange qui a été fait, elle suppose qu'elle a couvé ses propres petits; car elle n'a pas assez d'intelligence pour réfléchir sur cet objet. C'est pourquoi lorsqu'elle voit les canetons se plonger dans l'eau, suivant leur instinct, elle est saisie pour eux des craintes les plus vives, tremblant qu'ils ne se noyent. Cependant elle n'ose les suivre, parce qu'elle ne sait pas nager. Vous auriez pitié de la pauvre bête, en la voyant courir autour de la marre, appellant ses nourrissons, et remplissant l'air de ses plaintes.

Il est fâcheux d'être obligé de tuer les pauvres poulets; mais, comme je vous l'ai dit au sujet des boeufs et des moutons, si nous les laissions tous vivre, ils mourroient de faim, ou nous réduiroient au même danger, en mangeant tout le grain de nos provisions; en sorte que nous n'aurions plus ni pain, ni viande pour soutenir notre vie. Mais nous prendrons soin de les bien nourrir, de ne pas les tourmenter, et de les faire souffrir, en les tuant le moins qu'il nous sera possible. Je ne pourrois jamais me résoudre à égorger de mes mains une créature

vivante; je plains sans les condamner, ceux qui, par état, sont forcés d'exécuter cette cruelle opération.

Les poules ont les pattes armées d'ongles très-pointus, pour pouvoir fouiller dans le fumier, et devant la porte des granges, où elles trouvent toujours une provision suffisante de grain. Leurs pieds ont aussi plusieurs jointures, en sorte qu'en dormant la nuit, elles se tiennent fortement accrochées aux juchoirs, ce qui les empêche de tomber pendant leur sommeil.

Les coqs, leurs maris, ont autant de courage que de beauté, de force et d'orgueil. Ils combattent quelquefois entre eux, jusqu'à ce que l'un ou l'autre reçoive la mort. Il y a des gens assez cruels pour trouver de l'amusement dans ces meurtres.

Ils prenneut deux de ces belles créatures, et attachent à leurs jambes, des éperons d'acier, très-aigus. Ensuite ils les mettent au milieu d'une place ronde, couverte de gazons, et se tiennent tout autour, criant, jurant, et faisant des paris insensés, tandis que les deux fiers combattans se déchirent de blessures si cruelles, qu'ils meurent quelquefois

quefois sur la place. Oh, Henri! j'espère que vous ne prendrez jamais part à ces jeux barbares. Je vois que votre coeur se revolte au seul récit que je vous en fais. Je pourrois encore vous dire que ces spectacles ont causé souvent la ruine de ceux qui risquoient leur fortune sur l'événement du combat; mais je me flatte qu'avant de devenir homme, vous prendrez des sentimens d'humanité qui vous en éloigneront pour toujours, sans avoir besoin de ce motif.

Je veux vous parler d'une autre espèce de barbarie, exercée sur les coqs par de méchans petits garçons. Le jour du mardi gras, ils s'assemblent par bandes, et conviennent de jetter tour-à-tour des bâtons à l'une de ces innocentes créatures. Le premier tire, et lui casse quelquefois une jambe. Cela est réparé, à ce qu'ils disent, par un morceau de bois qu'ils lient tout au tour pour la soutenir. Le second lui crève peut-être un oeil, le troisième lui brise peut-être une aile, et rarement un coup manque de lui casser quelqu'un de ses membres délicats. Aussi long-tems qu'il lui reste des forces, l'oiseau tourmenté cherche à s'échapper de

ses

ses bourreaux; mais la violence de la douleur le force bientôt de tomber. S'il montre le moindre signe de vie, il a de nouveaux tourmens à souffrir. Ils mettent sa tête dans la terre pour le ranimer, à ce qu'ils prétendent. La malheureuse volatille se débat, de peur d'étouffer, et la persécution recommence. Quelques coups de plus achèvent ce jeu barbare. Elle tombe tout-à-fait morte, tandis que ses meurtriers triomphent sur son cadavre, et s'appellent eux-mêmes de petits héros. Que pensez-vous de ces enfans, Henri? N'y a-t-il pas bien plus de plaisir à voir ce noble oiseau béquetant à la porte de la grange, ou perché sur son fumier, battant des ailes, et poussant des cris de joie, que de le voir déchiré d'une manière si cruelle; de voir ses yeux jadis si pleins de feu, maintenant éteints sous sa paupière mourante, et son beau plumage souillé de boue et de sang?

LE

LE PAON, LE COQ-D'INDE, LE FAISAN, LE PIGEON.

Eloignons de notre esprit de si tristes images, pour reposer nos regards sur ce paon majestueux. Avez-vous vu jamais une plus brillante parure? Avec quel orgueil il étale, en forme de roue, sa queue étoilée! On diroit que le soleil se plait à la faire étinceler des plus riches couleurs. Une de ses plumes est tombée à terre. Examinez-la bien: plus vous la regardez de près, plus elle vous paroitra admirable. Ses pieds ne sont pas à beaucoup près, si beaux; tant il est vrai qu'on ne possède jamais tous les avantages.

La chair du paon est assez bonne à manger. Elle servoit même autrefois dans les festins d'appareil de la Chevalerie. Mais qui pourroit se resoudre à égorger un si bel oiseau?

Ne soyez pas effrayé de ce Coq-d'Inde, Henri. Il a l'air fanfaron, mais il ne possède

sède en effet que très-peu de courage. Marchez à lui sans crainte, il fuira devant vous. Une taille haute, vous le voyez, n'annonce pas toujours un grand coeur.

Cet oiseau nous vient de l'Inde, mais il s'est fort bien naturalisé dans ce pays, et sa chair est d'un très-bon goût.

Ne croiriez-vous pas que l'on a peint et doré le plumage de ces faisans de la Chine? Ils sont moins beaux que le paon, mais ils sont plus variés. Voyez aussi quelle diversité de couleurs dans ces pigeons. Les plumes de tous ces oiseaux nous servent pour mille embellissemens, dans notre parure. Et jusqu'à celles du hibou, il n'en est point qui ne soient dignes d'occuper nos regards, d'exciter notre admiration, et de satisfaire notre curiosité.

LE CIGNE, L'OIE, LE CANARD.

Prenez-garde, Henri. N'approchez pas tant du bord du canal. Venez à mon côté. Bon!

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0080
DFG

Bon! donnez-moi la main. Nous sommes assez près pour être à portée de voir ce cigne superbe. Comme il navigue majestueusement sur les eaux, sans en troubler la surface! Voyez-le déployer de tems en tems ses ailes argentées, et plonger son cou long et recourbé. Voyez sa compagne, avec quelle fierté elle conduit sa naissante famille! Ses petits ne sont encore que d'un gris cendré; mais bientôt l'oeil sera ébloui de la blancheur de leur plumage.

Cette pauvre oie, qui ressemble tant au cigne pour la forme, est bien loin d'avoir sa grace et sa beauté. Elle ne fait que criailler d'une voix rauque et glapissante, et se dandiner niaisement dans sa lourde allure. Gardons-nous toute-fois de la mépriser, pour n'avoir pas les avantages extérieurs de sa rivale. Le cigne n'a rien à nous fournir que son duvet pour nos houpes à poudrer, nos manchons, la garniture de nos robes et de nos pelisses. L'oie, au contraire, nous donne sa chair pour nos repas, et nous lui sommes en quelque sorte redevables de tous les livres de science et d'agrément que nous lisons, puisqu'avant d'être imprimés, ils ont d'a-

d'abord été écrits avec des plumes tirées de ses ailes.

Regardez à présent cette canne, suivie de sa jeune couvée de canetons. Où courent-ils donc ainsi d'un air si empressé? Bon, les voilà tous dans l'eau. Voyez avec quelle assurance ils y plongent. Vous auriez, j'imagine, une belle frayeur, à leur place.

Le cigne, l'oie et le canard sont amphibies, c'est-à-dire, qu'ils peuvent vivre dans l'eau et sur la terre. Remarquez, je vous prie, leurs pattes. Vous verrez que toutes les parties en sont liées ensemble par une mince membrane. Il en est de même de tous les oiseaux d'eau. Il les emploient comme ces rames dont vous avez vu les bateliers se servir pour conduire leur chaloupe.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Il est plusieurs espèces d'oiseaux, appellés oiseaux de passage, tels que les grues, les canards sauvages, les pluviers, les bécasses, les

les hirondelles, etc. qui ne résident pas constamment dans un même endroit, mais qui vont de pays en pays cherchant un climat favorable, suivant les différentes saisons de l'année. Ils se réunissent tous ensemble en un certain jour marqué, et prennent leur vol en même-tems. Plusieurs traversent les mers, et volent jusqu'à trois cens lieues, ce que l'on auroit de la peine à croire sans le témoignage répété de plusieurs voyageurs dignes de foi.

OISEAUX ETRANGERS.

Je ne finirois pas de la journée, si j'entreprenois de vous peindre les oiseaux qui vivent dans ce pays Que seroit-ce donc si je voulois vous entretenir de tous ceux que l'on a reconnus sur les différentes parties de l'Univers? Il est des livres fort amusans où l'on a fait leur histoire, et où vous pourrez les voir représentés avec leurs couleurs naturelles. En attendant que vous soyez en état de lire ces ouvrages avec fruit, je me

me borne à vous parler de deux oiseaux seulement, et je choisirai le plus petit et le plus grand de toute l'espèce, le Colibri et l'Autruche.

LE COLIBRI.

La nature semble avoir pris plaisir à former la taille élégante du colibri, et à rassembler sur son plumage les plus belles couleurs, dont elle a peint celui des autres oiseaux. Les nuances en sont si délicates et si bien mélangées, que son coloris semble varier à chaque nouveau coup-d'oeil. Sa queue est composée de neuf plumes qui vont s'alongeant en éventail; et les deux dernières sont deux fois plus longues que tout son corps. Le mâle porte sur sa tête une petite huppe, où sont réunies toutes les teintes qui brillent sur ses ailes. Ses yeux sont noirs, et étincèlent de vivacité. Son bec, de la grosseur d'une aiguille, est long et un peu courbé. Sa langue qu'il en fait sortir bien au-dehors, lui sert à pomper, jusqu'au fond

fond du calice des fleurs, la rosée qui les baigne, ou à gober les petits insectes qui s'y réfugient. Il se nourrit aussi de la poussière de fleurs d'orange, de citron et de grenade, qu'il recueille en voltigeant comme un papillon, presque toujours sans s'y reposer. Son vol est si rapide, qu'on entend cet oiseau plutôt qu'on ne le voit. Le mouvement de ses ailes produit un bourdonnement pareil à celui des grosses mouches. Il se balance comme elles dans l'air, et paroit quelquefois y rester immobile.

Dans les contrées où les fleurs n'ont qu'une saison, on dit qu'à la fin de leur règne, il se tapit sur la branche d'un arbre, et y reste dans un état d'engourdissement jusqu'à leur retour. Mais dans les pays où les fleurs se succèdent sans cesse, on a le plaisir de le voir toute l'année.

Il aime à suspendre son nid aux rameaux des orangers, qui ne plient certainement pas sous la charge. Ces nids, dont la forme est celle d'une demi-coque d'oeuf, sont construits avec de petits brins d'herbe sèche, et tapissés d'une espèce de coton, très-fine et très-douce. La femelle ne pond que deux

oeufs

oeufs de la grosseur d'un pois, qu'elle couve avec beaucoup de soin et de tendresse. Quand les petits sont éclos, ils ne paroissent pas plus gros que des mouches. Peu-à-peu ils se couvrent d'un duvet aussi léger que celui des fleurs, et bientôt après de plumes brillantes.

Lorsque le père ou la mère s'éloignent pour aller leur chercher de la nourriture, certains oiseaux qui sont très-friands de la couvée, veulent profiter de cette absence pour saisir leur proie. Mais les parens sont toujours au guet; ils reviennent prompts comme l'éclair, poursuivent intrépidement l'ennemi de leur jeune famille, et lorsqu'ils peuvent l'atteindre, ils ont l'adresse de se cramponner sous son aile, et le percent, avec leur bec affilé, de mille blessures.

La manière de les prendre, est de leur jetter une poignée de gros sable lorsqu'ils volent à une petite portée, ce qui les étourdit, ou de leur tendre des baguettes enduites d'une glue luisante. Les petits friands y volent avec avidité; mais leurs langues, leurs pattes et leurs ailes s'y empêtrent, et les chas-

chasseurs qui les épient, les saisissent avant qu'ils aient pu se débarrasser.

Un voyageur raconte à leur sujet une histoire intéressante que vous ne serez sûrement pas fâché d'apprendre. Je le dévine par votre attention à m'écouter.

Un de ses amis ayant pris un nid de ces oiseaux, les mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre. Le père et la mère qui voltigeoient de tous côtés pour les retrouver, ne tardèrent pas à les reconnoître, et ils venoient d'abord leur apporter à manger à travers les barreaux. Bientôt ils se rendirent assez familiers pour entrer librement dans la chambre, puis dans la cage, puis pour manger et dormir avec leurs petits. Ils prirent enfin tant d'amitié pour le maître de la maison, qu'ils alloient quelquefois tous les quatre ensemble se percher sur son doigt, criant Serep, Serep, Serep, comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. On leur faisoit une bouillie de biscuit, de vin d'Espagne et de sucre. Ils venoient y passer légèrement leur langue, et quand ils étoient rassasiés, ils voltigeoient dans la maison et au dehors, revenant à tire d'ailes au moindre son de la

voix

voix de leur père nourricier. Il les conserva de cette manière pendant cinq ou six mois dans la douce espérance d'avoir bientôt de nouveaux rejetons de cette famille; mais ayant oublié un soir d'attacher la cage où ils se retiroient, à un cordon suspendu au plancher pour les garantir des rats, il eut la douleur de ne plus les retrouver le lendemain à son réveil.

On a trouvé le secret de leur conserver si bien, même après leur mort, le vif éclat de leurs couleurs, que les femmes du pays les portent à leurs oreilles en guise de girandoles. On fait aussi de leurs plumes de belles tapisseries et des tableaux charmans.

L'oiseau-mouche, ainsi nommé à cause de sa petitesse, est de l'espèce du Colibri.

L'AUTRUCHE.

L'autruche tient parmi les oiseaux, le même rang que l'éléphant parmi les quadrupèdes. Elle est la plus grande de toute la gent volatile. Sa hauteur égaleroit celle de Henri debout

debout sur un cheval. Son cou est très-allongé, sa tête fort menue, l'un et l'autre couverts de poils au lieu de plumes. Ses yeux sont presque aussi grands que les nôtres, relevés d'une paupière mobile, et garnis de cils. Son corps, dont la grosseur est loin de répondre à la grandeur de sa taille, est monté sur des cuisses sans plumes jusqu'aux genoux et sur des jambes très-hautes qui se terminent en pieds de corne, semblables à ceux des chameaux, mais avec des griffes très-fortes. La nature lui ayant donné des ailes trop courtes, et des plumes trop molles pour pouvoir s'élever dans les airs, elle sait en user comme d'une voile pour accélérer sa course, aidée d'un vent favorable. Ces ailes sont armées, chacune à leur extrémité, de deux ergots qui lui servent de défense.

L'autruche est très-vorace, et se nourrit de tout ce qu'elle rencontre; c'est de-là que l'estomac d'autruche est passé en proverbe. Elle pond plusieurs fois l'année, et chaque fois douze à quinze oeufs fort gros, qu'elle dépose dans le sable pour que le soleil les échauffe pendant la journée; le soir, à son tour,

tour, elle se charge de ce soin dans les pays où les nuits sont froides. La coque de ces oeufs acquiert avec le tems une si grande dureté, qu'on la travaille comme l'ivoire, pour en faire des coupes très-solides.

Ces oiseaux se réunissent dans les déserts, en troupes nombreuses, qui de loin, ressemblent à des escadrons de cavalerie. Leur chasse est un des plus grands plaisirs des seigneurs de la contrée. Ils les poursuivent, montés sur des chevaux barbes, de la plus grande vîtesse, avec lesquels, toutefois, ils ne pourroient les atteindre, s'ils n'avoient la précaution de les pousser contre le vent et de lâcher à leurs trousses des lévriers pour leur couper le chemin, et les arrêter un peu. Elles font des crochets dans leur fuite, comme les lièvres.

Les chasseurs emploient quelquefois une ruse plaisante pour les attraper. Ils se revêtent d'une peau d'autruche, élèvent et réunissent leurs bras dans le cou, et le font jouer ainsi que la tête et les autres membres, à la manière des véritables autruches. Celles ci approchent, ou se laissent approcher sans défiance, et se trouvent prises à l'improviste.

La

La tête de ces oiseaux n'étant défendue que par un crâne très-mince, c'est cette partie qu'ils cherchent à mettre en sûreté, laissant le reste de leur corps à découvert. Toute leur force est dans leur bec, dans les piquants du bout de leurs ailes, et sur-tout dans leurs pieds. Ils peuvent renverser un homme d'une ruade. On prétend même qu'en fuyant, ils lancent des pierres avec une extrême roideur.

Les autruches sont d'un naturel très-sauvage. Cependant, à force de soin, on vient à bout de les apprivoiser, et de les monter comme un cheval. On a vu une jeune autruche porter deux nègres à la fois sur son dos, avec plus de rapidité que le plus léger coureur des courses de Vincennes.

Les plumes d'autruche se blanchissent et se teignent en diverses couleurs. On les prépare pour servir de parure à la coëffure des femmes, aux chapeaux des militaires, et aux casques des acteurs sur le théâtre, comme aussi pour orner l'impériale des lits, et les dais d'église. Les plumes des mâles sont les plus estimées, parce qu'elles sont plus lar-

larges, plus épaisses, et qu'elles prennent mieux la couleur que celles des femelles.

Les plumes grisâtres qu'elles ont sous le ventre, fournissent ce qu'on appelle le petit-gris, dont les fourreurs font des garnitures de robes et des manchons.

LES NIDS D'OISEAUX.

Regardez entre ces arbres, Charlotte. N'est-ce pas le petit Lubin que je vois venir à notre rencontre? Oh, c'est bien lui: je le reconnois à ses gambades. Il me paroit à cette allure qu'il a des nouvelles agréables à nous annoncer. Il porte quelque chose. Qu'avez-vous donc là, mon enfant? Un nid d'oiseau. Fi! Comment dérober à ces pauvres créatures ce qui leur a coûté tant de peine et de travail! Les petits, dites-vous, s'en étoient déjà envolés. A la bonne heure. Henri, prenez doucement ce nid dans votre main, et regardez-le avec attention. Je vous dirai comment les oiseaux l'ont construit.

Deux

Deux d'entr'eux sont convenus de vivre ensemble, car s'ils ne peuvent pas s'exprimer comme nous, ils savent fort bien se faire entendre l'un à l'autre. Ils ont prévu que le printems leur donneroit des petits; et leur premier soin a été de leur bâtir d'avance une jolie habitation. Après avoir cherché sur les arbres ou dans les buissons l'endroit le plus propre à s'établir, ils ont commencé l'édifice par le dehors, entrelaçant avec leurs becs des brins de bois et de paille, et remplissant tous les vuides avec de la mousse et du crin ramassés dans la campagne. Ensuite ils ont tapissé l'intérieur de légers flocons de laine, de duvet, de plumes et de coton. La femelle a pondu ses oeufs sur ce lit douillet, et pendant quelques jours les a tenus constamment réchauffés de la douce chaleur de ses ailes, tandis que le mâle l'animoit par ses caresses dans des soins si tendres, ou que perché sur une branche voisine, il la réjouissoit de ses plus jolies chansons: enfin les petits sont éclos. Aussi-tôt leurs parens pleins de joie, se sont empressés de leur aller chercher de la nourriture, et sont revenus en la broyant dans

leur

leur bec. Les petits entendant le bruit de leurs ailes, ont soulevé la tête, se sont mis à crier tous à l'envi: chirp, chirp, comme pour dire: A moi, à moi. Aucun, graces à Dieu, n'en a manqué. Afin de les garantir de la fraîcheur des nuits, la mère a continué de les couvrir de ses plumes, et dès l'aurore le père a volé leur chercher une nouvelle nourriture. Ainsi se sont comportés ces tendres parens, jusqu'à ce qu'ils aient vu les petits en état de se soutenir sur leurs ailes. Alors ils les ont instruits à voltiger de branche en branche, puis à se hasarder un peu dans les airs. Enfin, ils leur ont fait prendre l'essor, pour leur indiquer les endroits où ils trouveroient leur subsistance. C'est là que leurs soins ont cessé. Leurs enfans n'en avoient plus besoin: ils sont déjà aussi habiles qu'eux-mêmes. Vous les verrez l'année prochaine construire aussi des nids à leur tour, et faire pour leur jeune famille ce que leurs parens viennent de faire pour eux.

Je sens toujours de l'indignation contre ceux qui vont lâchement dérober des nids d'oiseaux, lorsque je pense combien de voya-

voyages ont fait ces pauvres créatures pour rassembler tous les matériaux qui leur étoient nécessaires, et qu'elle a dû être la difficulté de leur travail, sans autres instrumens, pour bâtir, que leurs becs et leurs pattes.

Nous n'aimerions pas à être chassés d'une bonne maison bien close et bien commode, quoique peu d'entre nous eussent l'adresse d'en construire. Les fermiers, il est vrai, se trouvent dans la nécessité de détruire, autant qu'ils peuvent, quelques espèces d'oiseaux qui dévorent leurs récoltes. D'ailleurs, il ne manque point d'oiseaux de proie, tels que les éperviers et les milans, pour leur faire une rude guerre. Ainsi je pense qu'ils ont assez d'ennemis sans les petits garçons. Pour moi, je ferois volontiers le sacrifice d'une partie de mes fruits, pour les payer de leur musique; et je ne voudrois pas tuer ce merle joyeux, qui chante si gaiement dans le verger, même quand il devroit manger toutes mes cerises.

Vous avez un serin de Canarie dans votre cage, Charlotte; j'espère que vous aurez soin de le tenir propre et de le bien nourrir. Il n'a jamais connu le prix de la liber-

liberté; ainsi il n'éprouve point le regret de l'avoir perdue. Au contraire, si vous lui donniez la volée, il mourroit peut-être de faim, faute de la nourriture qu'il aime. De plus, il ne pourroit pas résister aux rigueurs de l'hiver, parce qu'il est d'une espèce qu'on a transportée d'un pays beaucoup plus chaud que le nôtre. Mais si vous preniez un pauvre oiseau accoutumé à voler dans les bois, à sautiller de branche en branche, à gazouiller dans l'épaisseur des buissons, il commenceroit d'abord à se tourmenter, à se frapper la tête contre les barreaux de la cage. Enfin, lorsqu'il verroit qu'il ne peut sortir, il iroit se tapir tristement dans un coin; il refuseroit de manger et de boire, jusqu'à ce que la faim et la soif l'y obligeassent à la dernière extrémité; et il mourroit peut-être avant que d'avoir pu s'accoutumer à sa prison.

J'ai connu un petit garçon, très-bon enfant d'ailleurs, mais qui aimoit tant les oiseaux, qu'il se servoit de tous les moyens pour en avoir. Un jour il venoit de leur tendre des lacets et de leur dresser des trappes, lorsqu'on vint le chercher de la

ville

ville de la part de sa maman; il partit aussitôt, oubliant, dans l'étourderie de son âge, d'aller défaire ses pièges, ou d'en parler à personne dans la maison. Il ne revint qu'au bout de huit jours; et la première nouvelle qu'il apprit, fut qu'un pauvre roitelet avoit été malheureusement écrasé sous une trappe, et qu'une fauvette s'étoit cassé la jambe dans les noeuds d'un lacet. Dites-moi, je vous prie, mon cher Henri, si vous n'auriez pas eu bien de la douleur, à sa place, d'avoir fait souffrir une fin cruelle à deux si gentilles créatures, qui, loin de lui avoir fait aucun mal, avoient peut-être cent fois réjoui ses yeux par la légèreté de leur vol, ou charmé ses oreilles par la douceur de leur ramage?

LES PAPILLONS,
LES CHENILLES ET LES VERS A SOIE.

Après quoi donc courez-vous si vîte, Henri? Oh, c'est un papillon! Vous l'avez attrapé? Ne serrez pas vos doigts, de peur de blesser la délicate et frêle créature. Vous

croyez peut-être avoir pris un petit oiseau qui n'a fait que voltiger toute sa vie? Non, non, il n'en est pas ainsi. Tel que vous le voyez, si leste et si brillant, il n'y a que peu de jours qu'il rampoit à terre sous la forme d'une chenille hideuse. En voici une. Regardez-la de tous vos yeux. Découvrez-vous sur son corps rien qui ressemble à des ailes? Non sans doute. Hé bien cependant elle viendra papilloner un jour autour de cette fleur sur laquelle vous la voyez se traîner si pesamment aujourd'hui.

On compte plusieurs espèces de chenilles; mais je ne vous parlerai que des vers à soie, parce que c'est l'espèce dont l'histoire est la plus curieuse et la plus intéressante pour nous.

Les vers à soie, avant leur naissance, sont renfermés en de petits oeufs que l'on conserve dans un lieu sec jusqu'au retour du printems. Alors on les expose à une chaleur douce, et l'on en voit sortir de petits vers grisâtres, que l'on met soudain sur des feuilles détachées d'un arbre qu'on appelle mûrier, qu'ils aiment de préférence pour leur nourriture. Ils grossissent fort vîte, car

car aussitôt qu'ils sont nés, ils se mettent, d'un grand appétit, à manger de ces feuilles, et ils en mangent tout le long de la journée. Au bout de neuf à dix jours leur peau se détache de leur corps, et ils paroissent beaucoup moins hideux avec leur robe nouvelle. Ils en changent encore, de sept jours en sept jours, et à la dernière, ce sont de jolis vers très-blancs, à-peu près de la longueur et de la grosseur de l'un de vos doigts. Ils commencent bientôt à devenir jaunâtres et transparens; leur corps grossit et se ramasse, et ils cessent absolument de manger: c'est le tems où ils se disposent à se mettre à l'ouvrage. Ils grimpent le long des petits brins de genet ou de bruyère qu'on plante autour d'eux en forme d'arcade, et attachent d'abord de tous côtés des soies qu'ils filent un peu grosses, pour y suspendre leur coque. Ils en forment l'extérieur avec une espèce de bourre qu'on nomme fleuret; puis au-dessous de cette enveloppe grossière, ils commencent leur véritable coque, en appliquant des fils plus déliés à cette bourre, qu'ils foulent continuellement avec leur tête, pour donner à l'intérieur de leur édifice une

forme ronde, et de la capacité d'un oeuf de pigeon. Dès le premier jour, ils se dérobent entièrement à l'oeil, sous l'épaisseur de leur travail; mais la besogne n'est pas encore achevée. Il leur faut un ou deux jours de plus pour terminer en dedans leur ouvrage. Le dernier tissu qui les environne immédiatement est le plus difficile, car il est plus serré que l'étoffe la mieux fabriquée.

C'est de ces coques, appelées ordinairement cocons, que l'on tire d'abord le fleuret qui sert à faire la filoselle, et ensuite la soie employée dans nos ameublemens et dans nos habits. Si nous venions à perdre ces insectes, il n'y auroit plus ni tafetas, ni satins, ni velours.

Pour retirer la soie, on jette dans l'eau bouillante tous les cocons, excepté ceux que l'on réserve pour avoir des oeufs, comme je vous le dirai tout-à-l'heure. Les personnes accoutumées à ce travail en ont bientôt trouvé le premier bout. Elles sont obligées de joindre plusieurs brins ensemble pour en faire un d'une grosseur raisonnable, et elles le dévident sur de petites bobines.

Croi-

Croiriez-vous que chacun de ces fils a près de mille pieds de longueur?

Je vous ai dit que l'on mettoit à part les cocons destinés à donner des oeufs. Si vous en ouvrez un avec des ciseaux, que pensez-vous que l'on trouve au-dedans, un vers à soie? Oh! non, rien qui lui ressemble du tout. On n'y trouve plus qu'une chrysalide, c'est-à-dire, un petit corps sans tête ni pattes qu'on puisse voir. Vous le prendriez pour une fève desséchée. Cependant, si vous touchez une de ses extrémités, vous le voyez se remuer un peu, ce qui annonce qu'il n'est pas mort. En effet, là-dessous est un papillon bien emmailloté, qui déchire ses langes au bout de vingt jours, perce lui-même sa coque, et en sort avec deux yeux noirs, quatre ailes, de longues jambes et un corps couvert d'une espèce de plumes. Le mâle et la femelle font aussitôt leur petit ménage, et lorsque celle-ci a pondu ses oeufs, au nombre de quatre ou cinq cent, ils meurent l'un et l'autre, laissant pour l'année suivante une nombreuse famille propre à leur succéder. Vous voudriez élever des vers à soie, Charlotte? Je suis bien aise

que

que vous puissiez étudier de vos propres yeux les merveilles opérées par la Nature dans les métamorphoses et le travail de ces insectes. Je vous laisserai volontiers la satisfaction d'en élever quelques-uns, et je me charge de vous instruire alors de tous les soins qu'ils demandent. Leur éducation entraîne beaucoup d'embarras dans les pays où l'inconstance des saisons exige qu'ils soient continuellement renfermés dans de grandes chambres. Il est des pays, au contraire, où ils naissent sur les mûriers, se nourrissent d'eux-mêmes, et filent parmi les feuilles. Ce doit être un joli coup-d'oeil de voir ces cocons briller comme des prunes d'or au milieu de la douce verdure?

Les différentes espèces de papillons sont très-nombreuses: le nombre des espèces de chenilles est aussi grand, puisqu'il n'est pas un papillon qui n'ait été chenille, puis chrysalide, avant de prendre des ailes, comme je viens de vous le dire du papillon du ver à soie, qui n'est lui-même qu'une chenille.

Une chose bien digne de notre admiration, c'est l'instinct que la Nature donne à toutes les chenilles, de se former une retraite

traite pour le tems, où l'état immobile de chrysalide les exposeroit sans défense à leurs ennemis. Les unes, à l'exemple des vers à soie, filent des coques impénétrables, où elles s'enveloppent: les autres se creusent sous terre de petites cellules bien maçonnées; celles-ci se suspendent par les pieds de derrière; celles-là se lient par une espèce de ceinture, qui les embrasse et les soutient. C'est ainsi que, sous une apparence de mort extérieure tout leur corps travaille, quelquefois pendant plus d'une année, à prendre la nouvelle forme qui doit renouveler leur existence, en les faisant passer de la condition d'un ver obscur qui rampe sous nos pieds, à celle d'un oiseau brillant qui voltige au-dessus de nos têtes.

Les variétés qu'on remarque entre les papillons, les ont fait partager en plusieurs classes: l'histoire de chacune offre des particularités fort curieuses. Ces insectes, qui, sous leur première forme, ne nous inspiroient que du dégout et de l'horreur, deviennent, sous leur forme nouvelle, les objets de notre admiration, et nous inspirent même en leur faveur une sorte d'intérêt.

L'é-

L'éclat des couleurs dont leurs ailes sont peintes, les sucs délicats dont ils se nourrissent, le bonheur dont ils semblent jouir dans le court espace de leur vie, les métamorphoses par lesquelles ils sont parvenus à cet état, tout en eux réveille des idées gracieuses, et excite la curiosité sur une destinée aussi singulière. J'espère que vous gouterez un jour autant de plaisir que moi-même à vous instruire de tous ces détails intéressans.

Je vous aurois encore parlé de plusieurs autres animaux, dont l'histoire nous offriroit mille particularités admirables, tels que les castors, les fourmis, les abeilles, etc. Mais où pourrois-je m'arrêter, si je cherchois à vous peindre tous ceux qui doivent vous intéresser par leur instinct, leur forme et leur industrie? Ces détails m'entraîneroient trop loin des limites que je me suis tracées. C'est à regret que je me borne à vous les annoncer pour être un jour l'objet continuel de vos études et de vos plaisirs. Ce que je ne cesserai jamais de vous dire, c'est que lorsque vous aurez pris du goût pour ces connoissances, rien ne pourra jamais

jamais vous paroître indifférent dans la Nature.

Malgré la quantité prodigieuse d'animaux que nos yeux peuvent découvrir, il en est sans doute un plus grand nombre encore de ceux que leur petitesse dérobe à notre vue. Toutes les feuilles des arbres, des plantes et des fleurs, sont peuplées d'une infinité d'insectes invisibles; il n'est peut-être pas un grain de sable qui ne soit un monde pour ses habitans. Qui sait si un ciron n'est pas un éléphant aux yeux d'une foule d'autres créatures d'une espèce inférieure? Voici un microscope, c'est-à-dire, un instrument qui grossit les objets, comme le télescope les rapproche. Charlotte, allez-moi, je vous prie, chercher ce vinaigre que je tiens, depuis quelques jours, exposé au soleil. Je vais en mettre ici une goutte. Approchez-vous et voyez. Doucement, Henri, ce n'est pas tout d'être philosophe, il faut encore être poli. Laissez regarder votre soeur la première. A votre tour maintenant. Hé bien, ne découvrez-vous pas une multitude de petits animaux qui s'agitent avec une extrême vivacité? Vous voyez, par cet exemple,

emple, qu'une recherche attentive peut nous faire voir chaque jour de nouvelles merveilles. Quand notre vie seroit cent fois plus longue, nous ne viendrions jamais à bout de découvrir tout ce qui est digne de notre curiosité.

Que dit votre frère, Charlotte? qu'il souhaiteroit que ses yeux fussent des microscopes? Hélas, mon cher enfant! vous ne savez guère ce que vous désirez. Si vos voeux étoient accomplis, vous verriez, il est vrai, des choses très-surprenantes; mais aussi ce que vous regardez maintenant avec plaisir, deviendroit pour vous un objet de dégoût et d'horreur. Un homme vous paroîtroit si grand que vous ne pourriez voir à-la-fois qu'une partie de sa taille: un boeuf vous sembleroit plus haut qu'une colline: vous prendriez un ruisseau pour une rivière, un chat pour un tigre, une souris pour un ours: vous seriez continuellement exposé à des méprises ridicules ou dangereuses. Croyez moi, contentez-vous de ce que vos yeux peuvent vous faire aisément connoître ce qui vous est utile ou nuisible; aidez-vous des instrumens inventés pour suppléer à leur foi-

foiblesse dans les objets de pure curiosité; et sur-tout restez convaincu, à l'exemple de Frédéric et de Maurice, que l'homme est bien comme il est, pour jouir de tout le bonheur qu'il peut goûter sur la terre.

LA TERRE.

Entrez, entrez, Henri. Approchez-vous, Charlotte. J'ai de grandes choses à vous expliquer aujourd'hui. Regardez ce globe. Savez-vous quel est son usage? Oh! non, j'imagine. Hé bien, le croiriez-vous? si petit qu'il soit, il représente toute la terre.

Lorsque vous étiez plus jeunes encore, vous pensiez peut-être que le monde ne s'étendoit pas au-delà de la ville que vous habitez, et que vous aviez vu tous les hommes et toutes les femmes qui le peuplent? A présent vous êtes un peu mieux instruits; car je crois vous avoir dit qu'il y a des millions et des millions d'autres créatures semblables à nous. En vous promenant dans la ville, vous avez été surpris de la multitude d'habitans

tans qui se pressent en foule le long des rues, comme des abeilles dans une ruche, aussi nombreux et aussi affairés. Ce n'est pourtant que la moindre partie de ceux qui couvrent la face de la terre.

La terre est un globe énorme: celui que nous avons sous les yeux n'en est qu'une espèce de miniature. Vous y voyez une infinité de lignes droites ou tortueuses, tracées sur toute sa rondeur, et peintes, les unes en rouge, les autres en jaune ou en vert, etc. C'est pour distinguer les divers états, comme les haies, dans les champs, distinguent les possessions des divers particuliers.

Il n'étoit pas plus possible de retracer entièrement toutes les parties de la terre sur ce globe, qu'il ne l'étoit au peintre de faire entrer toute la grandeur du visage de votre maman sur le tableau que je porte à mon bracelet. Vous voyez cependant que le portrait lui ressemble; et on auroit pu le faire encore plus petit.

On pourroit de même, en réduisant ces lignes, les retracer sur une orange; en les réduisant un peu plus, sur un abricot, et tou-

toujours ainsi en diminuant, sur une prune, une cerise, un grain de raisin. Allons plus loin encore. Voici un pois. Vous voyez combien il est plus petit que le globe? Cependant nous pourrions, avec autant d'adresse que ce graveur qui grava plusieurs mots sur un grain de millet, figurer en racourci, sur le pois, ces grandes places jaunes, vertes et rouges, qu'on appelle France, Angleterre, Allemagne, etc., assez bien pour montrer quels sont les contours de ces pays, et leur situation, l'un par rapport à l'autre.

De la même manière que ce pois ressembleroit au globe, le globe ressemble à celui de la terre.

La surface de la terre n'est pas unie comme celle de ce globe. Elle est hérissée de hauteurs, de collines et de montagnes. Mais quoiqu'elles nous paroissent très-élevées, et qu'elles le soient effectivement pour d'aussi petites créatures que nous le sommes, elles n'altèrent pas plus la rondeur de la terre, que des grains de sable, posés sur ce globe, n'en pourroient altérer la rondeur. C'est pour-

pourquoi nous disons toujours qu'elle est ronde malgré ces inégalités.

LA MER.

Tout ce que nous appelons le monde, n'est pas composé d'une matière solide comme le sol que nous foulons à nos pieds. Entre les différentes parties de la terre, il y a des places creuses et remplies d'eau. Les plus grandes que vous voyez répandues ça et là sur le globe sont appelées Océans ou Mers. Il y en a de moins étendues qu'on appelle lacs ou étangs. Elles ont cela de commun, qu'elles sont toujours renfermées entre les mêmes bords. Il y en a d'autres au contraire, tels que les ruisseaux, les rivières et les fleuves, qui changent sans cesse de rivage, c'est-à-dire, qu'ils ont un écoulement qui leur fait successivement parcourir différens pays. Ce ne sont d'abord que des sources, des fontaines ou des filets d'eau qui jaillissent de la terre. Si-tôt qu'ils commencent à prendre un certain cours, on les appelle

appelle ruisseaux. Ces ruisseaux, dans leur route, se réunissent avec d'autres ruisseaux, et forment alors ce qu'on appelle une rivière. Les rivières, en continuant de courir, reçoivent dans leur sein d'autres rivières ou ruisseaux, et vont se décharger dans les fleuves, qui vont à leur tour se décharger dans la mer.

Vous voyez que la plus grande partie du globe est occupée par les eaux. Supposons que Henri aille déterrer une fourmillière et la porte sur ce globe. Elle pourroit servir à représenter les peuplades qui habitent la terre. Comme il n'y a de l'eau qu'en peinture sur le carton, les fourmis seroient libres d'aller par le chemin qu'elles voudroient. Mais si ces endroits étoient creusés à une grande profondeur, et qu'ils formassent des rivières et des mers véritables, comment pourroient-elles aller à travers ces grands espaces d'eau? Il en est de même à notre égard. Nous n'aurions jamais pu atteindre les lieux dont la mer nous sépare, si l'imagination et l'industrie n'étoient pas venues à notre secours.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0111
DFG

Je me plais à imaginer que c'est à des enfans peut-être que nous devons la première idée de la navigation.

Le premier, qui, en jouant sur le rivage, vit une écorce d'arbre flotter sur un ruisseau, prit un long bâton pour l'arrêter au passage. En cherchant à l'attraper, il vit que l'écorce ne s'enfonçoit dans l'eau que par une certaine pression. Lorsqu'il s'en fut saisi, il y mit des cailloux, de l'herbe, tant que l'écorce put en porter sans couler à fond. Il la suivit un moment des yeux, et courut plein de joie chercher son papa pour le rendre témoin de cette nouveauté. Celui-ci en se promenant le lendemain, trouva un arbre énorme, dont le tronc étoit creusé par les ans. Il le dépouilla de ses branchages et de ses racines, et le jetta dans l'eau, où il le vit se soutenir à merveille. Peu-à-peu il eut le courage d'y entrer. Après quelques essais le long du rivage, il imagina, avec l'aide de deux perches pour se diriger, de traverser le ruisseau. Cette écorce ne résista pas long-tems aux secousses qu'elle essuyoit en abordant sur la plage. Elle se fendit, et le pauvre navigateur courut risque

risque de se noyer. Il comprit alors qu'il lui falloit un bateau plus solide, et il se mit à creuser le tronc d'un arbre depouillé de son écorce, pour naviguer avec plus de sûreté. Dans le même-tems, sans doute, à la vue de quelques branchages flottans sur les ondes, on eut l'idée de lier plusieurs pièces de bois ensemble, pour en former ce qu'on appelle un radeau, comme ces trains de bois qu'on amène sur la rivière à Paris. En les comparant l'un avec l'autre, on vit que le tronc d'arbre étoit trop petit pour un homme et son équipage, et que la moindre vague, en levant sur le radeau, mouilloit toute la cargaison. On chercha le moyen de réunir les avantages de l'un et de l'autre, en évitant les inconvéniens auxquels chacun étoit sujet; et comme les arts et les instrumens s'étoient perfectionnés dans cet intervalle, on imagina de dégrossir les pièces de bois qui formoient le radeau, de les courber et de les réunir ensemble par des chevilles, sous la forme de tronc d'arbre creusé. C'est ainsi que fut construit le premier canot, qui fut d'abord bien petit, sans doute. On l'agrandit peu-à-peu, selon la largeur des rivières

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0113
DFG

vières qu'on avoit à traverser. Mais de ces frêles bâtimens, à peine capables de contenir quatre ou cinq hommes, qu'il y avoit loin encore à un vaisseau de guerre qui porte douze à quinze cents hommes avec leurs provisions pour six mois, des munitions immenses et tout l'attirail des cordages et des voilures! Comme vous n'avez pas vu de vaisseau de guerre, je ne puis vous donner une idée de cette différence, qu'en vous priant de comparer la guérite de la sentinelle qui est à la porte des Tuileries, avec ce superbe château.

Imaginez-vous, mes amis, quelle fut la surprise de l'homme, qui, descendant le fleuve dans son petit esquif, parvint à son embouchure, c'est-à-dire, à l'endroit où le fleuve se jette dans la mer?

Transportez-vous un instant vous-mêmes sur ses bords dans votre pensée. Voyez ses vagues immenses, roulant l'une sur l'autre, à grand bruit, s'avancer avec majesté sur le rivage, et le couvrir des flots blanchissans d'écume. Vous avez vu cet étang qui est dans ce voisinage; il a assez de profondeur pour qu'un homme qui marcheroit sur

sur le fond, eût de l'eau par-dessus sa tête. Mais cet étang, en comparaison de la mer, est moins encore qu'une goutte d'eau, en comparaison de l'étang. Regardez sur le globe quel espace elle y occupe. Mesurez en même-tems des yeux les plus vastes contrées. Vous verrez que la mer est beaucoup plus étendue. En quelques endroits, elle est si profonde, que la plus longue ficelle, avec un plomb au bout, n'en peut atteindre le fond. Ainsi, tâchez de vous représenter quelles idées d'admiration et d'effroi dûrent saisir cet homme au premier coup-d'oeil. Il imagina sans doute que cette masse d'eau formoit les dernières barrières de la terre. Comme le vent souffloit peut-être en ce moment avec violence, il conçut sans peine que sa petite chaloupe seroit bientôt abymée sous les flots. Il résolut avec ses compagnons d'en construire une plus grande, pour suivre du moins la mer le long de ses rivages. La navigation fut long-tems bornée à ces courses timides; mais de jour en jour, les vaisseaux acquéroient plus de perfection. Enfin, un homme d'un génie plus hardi que les autres, se persuada qu'au-delà

de

de ces vastes mers, il y avoit d'autres terres, et il forma le dessein de les visiter. Il partit et il eut la satisfaction de se convaincre, par lui-même, de la réalité de ses espérances. D'autres après lui entreprirent d'aller plus loin encore. Croiriez-vous que dans leur course, ils passèrent par un point du monde qui se trouve exactement sous nos pieds, à la distance de toute l'épaisseur du globe de la terre? Vous me regardez d'un air ébahi. Rien de plus vrai pourtant, et j'espère que l'Ami de l'adolescence vous rendra la chose sensible.

Contentez-vous maintenant de croire sur ma parole, que l'on peut faire sur un vaisseau, le tour entier du monde. Je vais vous donner une idée de ce qui est nécessaire pour une expédition de long cours.

Avant de venir à la campagne, je vous ai montré en petit, chez un machiniste, le modèle d'un vaisseau avec ses mâts, ses voiles et ses cordages, dont on vous a fait le détail. Vous en avez suivi la description avec trop de curiosité, pour que je puisse croire que vous en ayez déjà perdu le souvenir. D'ailleurs, vous avez fait une fois le voyage d'Au-

d'Auteuil, par la galiotte de Saint-Cloud, ce qui est à votre âge un fort joli commencement de navigation.

Si le vaisseau n'est pas nouvellement construit, avant de s'embarquer, on commence à le réparer à neuf, c'est-à-dire, à faire entrer de force entre les jointures des planches qui le doublent, de grosse filasse qu'on nomme étoupe, et à le bien enduire de poix et de goudron, pour le rendre impénétrable à l'eau, qui pourroit le faire couler à fond, si elle y entroit par ces fentes. Il faut que les mâts soient bien solides, et les voiles en bon état, pour résister à la force des vents. Alors on porte dans le vaisseau une grande quantité de biscuit bien sec, au lieu de pain, qui se moisiroit bientôt; plusieurs tonneaux d'eau douce, parce que l'eau de la mer est trop amère pour qu'on puisse la boire; enfin des barils de viande salée, attendu que la viande fraîche ne tarderoit guère à se corrompre, et qu'on ne trouve point de boucheries sur la route. On emporte aussi des légumes secs, pour faire la soupe des matelots dans toute la traversée.

Un

Un vaisseau marchand, outre ces provisions de bouche, prend encore une cargaison, c'est-à-dire, des denrées et des marchandises qu'on se propose de vendre dans les pays étrangers, ou d'y échanger contre les productions de l'endroit. C'est ainsi que nous envoyons en Amérique, du vin, de la farine, des toiles, des étoffes, etc., et que nous en rapportons du sucre, du café, du coton que vous connoissez à merveille, et de l'indigo qui sert à faire les teintures en bleu.

Les vaisseaux doivent aussi emmener un certain nombre d'hommes, les uns plus, les autres moins, à proportion de leur grandeur. Ces hommes s'appellent matelots; et ils ont toujours beaucoup d'ouvrage à faire sur le bord, sur-tout dans les tems orageux. Représentez-vous en effet un pauvre navire balotté par la mer en furie, dont les vagues s'élèvent de la hauteur d'une maison, et semblent le lancer dans les airs, pour le précipiter ensuite dans les abymes. Représentez-vous ses voiles déchirées, ses mâts brisés, ses cordages rompus. C'est alors que les matelots ont une terrible besogne. Les

uns

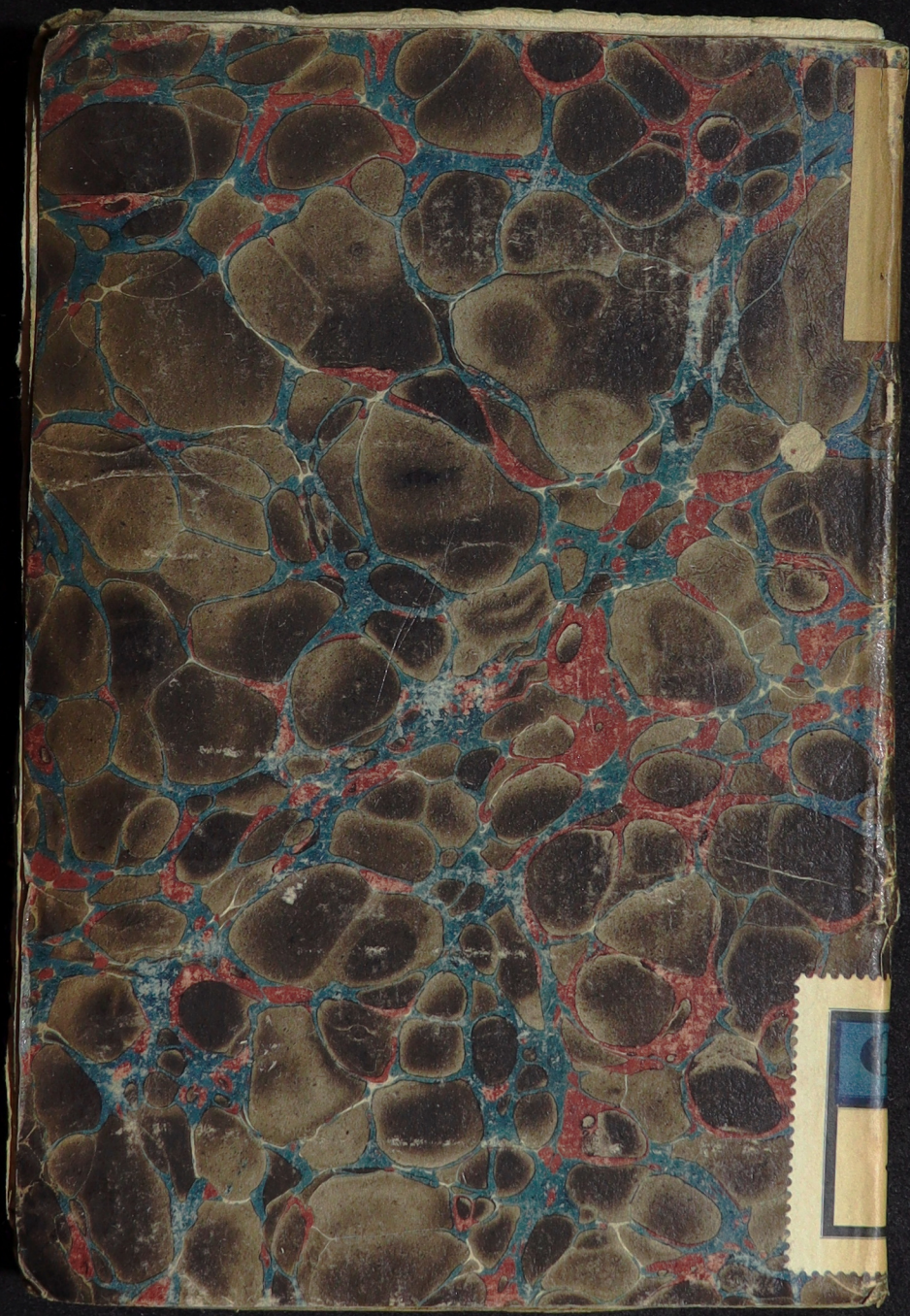
uns sont occupés à faire jouer la pompe pour vuider l'eau qui est entrée dans le vaisseau; les autres grimpent sur des échelles de corde jusqu'au bout des mâts, pour baisser les voiles, de peur que la violence de la tempête ne fasse renverser le navire, ou ne le pousse contre les rochers, qui le briseroient comme un verre. Vous mourriez, j'en suis sûre, de frayeur dans cette occasion. Mais les marins, avec du courage et de la présence d'esprit, se jouent en quelque sorte de ces bourasques. Ils veillent sur-tout à conserver leur gouvernail, cette grosse pièce de bois qui descend dans l'eau le long du derrière du navire, comme une espèce de queue, et qui, tournée à droite ou à gauche, lui fait changer de direction, comme vous voyez ces poissons rouges, renfermés dans un bocal sur ma cheminée, se servir de leur queue pour tourner à leur volonté, d'un côté ou de l'autre.

Vous auriez de la peine à croire que les matelots craignent presque autant que la tempête, l'état opposé de la mer, c'est-à-dire, un calme profond. Dans cette situation, les ondes que je vous ai peintes tout-à-l'heure si enflées et si turbulentes, sont tranquilles et unies comme une glace. Les voiles tombent aplaties le long des mâts. La mer semble dormir; et le vaisseau immobile est comme un tombeau qui renfermeroit des êtres vivans.

vans. On diroit que ces matelots si actifs et si vigoureux, sont frappés d'un engourdissement léthargique. Vous auriez pitié de les voir les bras croisés sur le pont, se livrer au dégoût et à l'ennui. Mais aussi quelle joie, lorsque le vent recommence à s'élever, que les voiles se renflent, que la mer s'agite, et que d'un cours heureux, ils s'avancent vers le port, objet de leur désir! Déjà le capitaine, sa lunette en main, cherche le rivage. Les mousses, perchés au plus haut du vaisseau, le sollicitent avidement des yeux. Enfin un cri s'élève: Terre! Terre! toutes les fatigues, tous les dangers sont oubliés; on court, on s'embrasse, on presse la manoeuvre, on entre dans le port, et l'on en prend possession en y jettant, au bout d'un long cable, une grosse pièce de fer, nommée ancre, dont les deux bras recourbés en crochets, s'attachent au fond de la mer, et qui, par ce moyen, retient le vaisseau dans l'endroit où il vient de s'établir. On se précipite alors dans une chaloupe, et on aborde la terre, que la plupart baisent de joie, comme après une longue absence vous embrasseriez votre maman.

Fin du Tome huitième.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0120
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0122
DFG

rend déjà
ur y cher-
x. Lors-
envie de
ui avec la
uvre pou-
-vous cet
! comme
Les petits
attendant
ns les ser-
urt autour
s, car il
e combat-
omas, et
avec son
vier n'au-
nous l'a-
grain que
e.
harlotte;
er. Bon,
dus d'au-
s poulets
nous les
oule, il
vien-

the scale towards document
Image Engineering Scan Reference Chart TE283 Serial No.
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11 10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 C9 B9
Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1772400300/phys_0123
DFG